THEATRE

l'Avant-Scène



BIMENSUEL
NUMERO 250
1er OCTOBRE 1961

au sommaire
(textes intégraux)

LES GLORIEUSES
André Roussin

LES APPROCHES DU SOIR
Michel Suffran



LES GLORIEUSES

Le Théâtre de la Madeleine
(Direction Benoît-Léon Deutsch)

Comédie en deux actes
et en vers d'André Roussin

Décors de George Wakhevitch

Distribution
(par ordre d'entrée en scène)

Carruche	**Pierre Dux**
Bernard	**Paul Cambo**
Yvonne Carruche	**Claude Gensac**
Madame Carruche mère	**Germaine de France**
La cuisinière	**Michèle Persane**
Pierrot	**Patrick Lemaître** ou **Charles Boda**
Madame Passepied	**Béatrice Bretty**
Madame Baluzat	**Jeanne Fusier-Gir**
La jeune fille	**Danièle Allégret**
Le jeune homme	**Pierre Della Torre**



(Photo Bernand)

« Les Glorieuses » a été créée le 15 septembre 1960 au Théâtre de la Madeleine

Pierre Dux dans le rôle de CARRUCHE :
Ai-je l'air de quelqu'un qu'on doit gaver de viande ?

(Photo Pic.)

CARRUCHE (*Pierre Dux*) :
C'est là ce qui te choque ?
Moi ce qui me ravit ! C'est bien ça l'épatant !
Et qui rend mon projet follement excitant !
C'est de conventions qu'est fait l'art du théâtre
Pourquoi n'en accepter que trois au lieu de quatre ?

YVONNE (*Claude Gensac*) :
Pronto ?
Brouno ? Bonsoir... — Yes... No... Yes, indeed...
La duchesse ? !

CARRUCHE (*Pierre Dux*) :
Bien sûr ! « Comme dans Proust ! »



LES GLORIEUSES

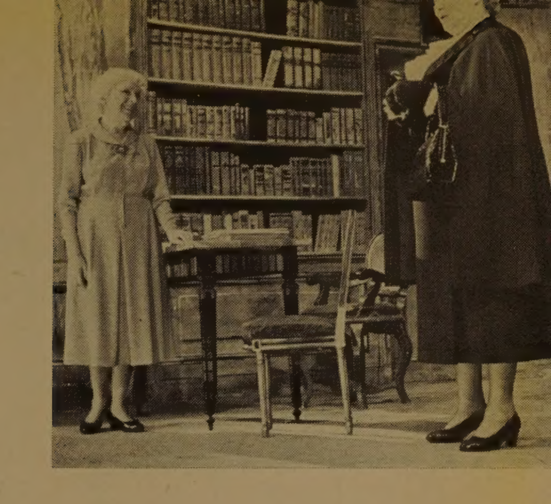
MADAME CARRUCHE (*Germaine de France*) :
Je voudrais que tu sois heureux.

CARRUCHE (*Pierre Dux*) :
C'est bien tentant !



MADAME PASSEPIED (*Béatrice Bretty*) : →

Mais je n'ai pas le choix; seul le résultat compte.
Dût votre cœur de mère en avoir du regret :
Mon gendre est un Jean-foutre et je le lui dirai !



Au milieu, à droite :

CARRUCHE (*Pierre Dux*) :

Une fée de Shakespeare.
Un petit rôle de ma pièce ; elle a vingt ans.
Un ange. Elle débute. Et ce soir, je l'attends.





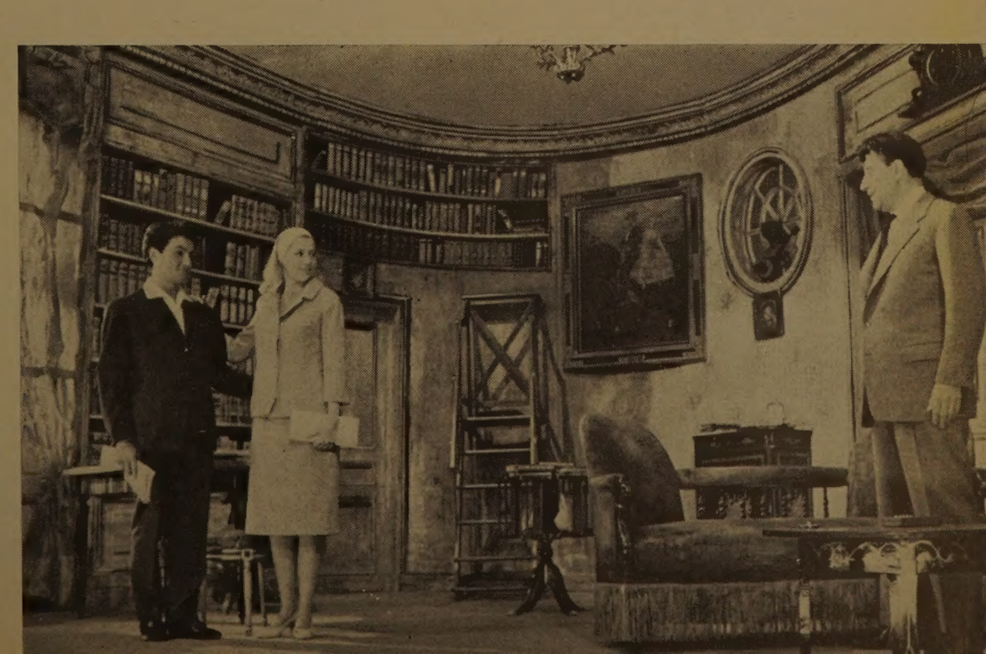
LA DAME
(*Jeanne Fusier-Gir*) :

Mais nous connaissons [ça ! Quoi qu'on [crie ou qu'on fasse
Toujours finalement la [caravane passe !

LA JEUNE FILLE
(*Danièle Allégret*) :

Chéri je crois... Il va [falloir qu'on laisse
Monsieur Carruche... Et [puis je dois jouer [la pièce !
Encore un grand merci Monsieur, — merci [pour tout !

(*Photos Pic.*)



(Photos Bernand)

YVONNE : Tu n'écris pas ta pièce...
CARRUCHE : Ou bien ?
YVONNE : Nous divorçons.



LES GLORIEUX
L'AUTEUR ANDRÉ ROUSSIN
ET SON INTERPRÈTE PIERRE DUX

DUX PIERRE

né à Paris, le 21 octobre 1908. Ses parents sont tous deux comédiens : Alexandre Vargas et Emilienne Dux, elle sociétaire de la Comédie-Française. Ils sont d'accord pour détourner leur fils de la carrière théâtrale. Si, d'ailleurs, le jeune Pierre assiste régulièrement aux spectacles classiques de la Maison Molière, il n'est pas lui-même tenté par la comédie.

— *Je n'aime pas la foule, le monde, la vie des villes. Je songeais à me faire médecin de campagne ou agronome. Mon père avait éprouvé l'instabilité du métier de comédien et voulait pour moi une situation bien assise.*

Pourtant, le démon du théâtre, éveillé peut-être par une représentation de collège où Pierre Dux a proposé un condensé du *Barbier de Séville* et tenu, pour la première fois, le rôle de Figaro, le pousse à se présenter au Conservatoire à la fin de ses études secondaires au collège Sainte-Barbe. Il est vrai aussi que, lycéen, il a déjà été amené à tenir, au pied levé, le rôle de Max, des *Noces d'argent*, auprès d'Emilienne Dux.

— *Elle devait jouer la pièce à Anvers. Trois jours avant, l'interprète de Max se trouva défaillant. Le régisseur décida de me faire répéter en cachette de ma mère et me mit d'autorité dans le train.*

Il est remarquable que, ni son père, ni sa mère — pourtant professeur réputé — ne lui aient jamais fait travailler la comédie.

Au Conservatoire, il passe une scène de *L'Infidèle*, de Porto-Riche, et échoue.

Il prépare la médecine en suivant les cours du P. C. B. et ceux du certificat de psychologie en Sorbonne. Il participe alors à des représentations de théâtre universitaire, prend des leçons avec Leitner et est admis au Conservatoire dans *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*... « *Figaro-ci... Figaro-là...* », murmure Julia Bartet, membre du jury.

Il est, deux ans, l'élève de Jules Truffier et travaille avec Georges Berr et De Feraudy les rôles classiques qu'il tient auprès d'eux en tournée.

En 1928, élève du Conservatoire, il va jouer *Eusèbe*, d'Henri Duvernois, aux Nouveautés ; il est renvoyé pour insuffisance.

En 1929, il obtient un premier prix de comédie dans *Mascarille*, l'année où un de ses camarades, Elie Calvé, terrassé par une crise cardiaque, meurt en passant le concours et reçoit un premier prix posthume.

Engagé au Français, il y joue d'abord Lucas, du *Médecin malgré lui*. Ses débuts officiels se font dans *Le Barbier de Séville*. Il est nommé Sociétaire en 1935.

— *C'était le temps où l'on ne répétait presque jamais. Les décors présentaient des trous tels que les machinistes pouvaient passer la tête à travers et ne s'en privaient pas. La mise en scène dépendait de traditions particulières à chaque interprète. La brochure de régie portait, par exemple, pour l'entrée de Célimène, Mme X..., fond gauche, Mme Y..., premier plan jardin, etc. A leurs partenaires de se débrouiller ! J'étais outré par ce laisser-aller, d'autant plus que je suivais assidûment les spectacles du Cartel.*

Chargé du rapport des comptes en qualité de plus jeune sociétaire, il fait partie d'une commission de réforme qui demande au Ministère le rajeunissement des cadres administratifs. C'est bientôt la désignation d'Edouard Bourdet à l'Administration générale. Pierre Dux lui doit sa première mise en scène : il choisit lui-même *Le Légataire universel*, de Regnard, qu'il joue avec Fernand Ledoux, Jean Weber et Béatrice Bretty.

— *J'avais tenu à m'entourer de conseils. Ceux de Georges Berr et de Georges Pitoëff m'ont été particulièrement précieux.*

Il met encore en scène *Ruy Blas* dans les décors de Jean Hugo, *Il ne faut jurer de rien* (qu'il remonte en tableaux alors que la Comédie avait coutume de jouer la version de Paul de Musset) et *Cyrano de Bergerac* dans les décors de Christian Bérard.

En 1942, il met en scène la première pièce de Montherlant, *La Reine morte*, puis, en 1943, au Théâtre Saint-Georges, *Fils de personne*, du même auteur.

A la Libération, nommé administrateur provisoire de la Comédie-Française, il met au point un projet de réforme, fruit de ses conversations avec Bourdet ; il est refusé. Pierre Dux donne sa démission d'administrateur et de sociétaire (juillet 1945). Mais la réforme n'est pas moins inévitable.

— *J'ai eu ensuite la faiblesse d'accepter de participer aux travaux de la commission nommée à cet effet. Bien que j'aie été souvent en désaccord sur ses conclusions, on a eu tendance à m'en attribuer la paternité. L'erreur était de supprimer l'Odéon. Dans la conception napoléonienne du théâtre français, il est une articulation essentielle ; il doit être un véritable creuset pour les jeunes auteurs et les jeunes spectateurs.*

Conseiller technique du nouvel administrateur, André Obey, avec Louis Jouvet, Charles Dullin et Gaston Baty, il joue *Le Secret*, de Bernstein, aux Ambassadeurs (1946), puis revient à la Comédie-Française en qualité de Sociétaire honoraire, à la demande de Pierre-Aimé Touchard, successeur d'Obey, pour mettre en scène et jouer *Le Misanthrope* (1947).

— *J'aurai joué tous les rôles... masculins du* Misanthrope !

En 1948, il met en scène *Les Temps difficiles*, d'Edouard Bourdet, puis, en 1949, *L'Homme de cendres*, d'André Obey. Mais, depuis 1948 et jusqu'à 1953, il est codirecteur du Théâtre de Paris avec Marcel Karsenty. Il y crée *Das Kapital*, de Curzio Malaparte, reprend *Les Vignes du Seigneur* (1949) et crée, en 1952, *La Main de César*, d'André Roussin.

C'est une autre pièce d'André Roussin, *Hélène ou la joie de vivre*, qu'il va créer au Théâtre de la Madeleine (1953), avant de jouer *Cyrano de Bergerac* au Théâtre Sarah-Bernahrdt (1954), *Histoire de rire*, de Salacrou (1955) et *Patate*, de Marcel Achard (1957), au Théâtre Saint-Georges.

En 1950, dans une interview, il a lancé un appel pour une comédie moderne en vers. André Roussin l'a entendu et compose *Les Glorieuses*. Pierre Dux en est le créateur au Théâtre de la Madeleine, en 1960, et aussi d'*Une femme qui dit la vérité*.

Si on ne peut énumérer toutes ses interprétations et mises en scène, il convient de signaler qu'il a donné une comédie, *Cours déguisés*, créée à Monte-Carlo en 1941 ; qu'il a commencé à tourner au cinéma dès 1933 dans *Le Mariage de Mlle Beulemans* (le cinéma l'intéresse beaucoup) et qu'il a été professeur au Conservatoire de 1953 à 1956.

acte 1

Une pièce qui est à la fois un « salon et un cabinet de travail-bibliothèque ». Pas luxueux. Sans recherche aucune de confort ni de décoration.

BERNARD, *rit*

Moi ! non ! Je n'y crois pas ! Je n'y crois pas du tout !

CARRUCHE

Pourquoi ?

BERNARD

Pourquoi ? Mais parce que... c'est un peu [fou !
Assez gratuit aussi, je crois, à notre époque...

CARRUCHE

Gratuit ?

BERNARD

Evidemment !

CARRUCHE

C'est là ce qui te choque ?
Moi ce qui me ravit ! C'est bien ça l'épatant !
Et qui rend mon projet follement excitant !
C'est de conventions qu'est fait l'art du théâtre
Pourquoi n'en accepter que trois au lieu de quatre ?
Les classiques tenaient à leurs trois unités
Et ce n'est pas par jeu de la difficulté
Qu'en outre ils écrivaient en vers leurs comédies ;
Ils savaient la valeur de ce que toi, tu nies :
Une convention de plus, précisément,
Un langage à parler sur scène uniquement.
Le décor à trois murs ? Les phrases sont rythmées
Avec une césure et des chutes rimées.
Versifier ne veut pas dire écrire « ancien »
Je veux garder un ton très courant, quotidien,
Et faire que l'on croie à chaque personnage
En trouvant naturel justement, son langage.
Il suffit d'éviter quelques mots : « hymen », « vœux »,
Ne pas dire « je treuve » ou « l'ardeur de mes feux »,
Tâcher de n'être pas trop fréquemment victime
D'une cheville énorme, à cause de la rime
Et refuser toujours la moindre inversion.

BERNARD

Mais ta pièce sera, tu m'as dis, en veston.

CARRUCHE

De « boulevard », pour employer ce mot si bête.

BERNARD, *se lève*

Et tu vois deux acteurs fumer la cigarette,
Une main dans la poche et discuter en vers ?

CARRUCHE

Et pourquoi pas ? Le tout est qu'ils n'en aient pas l'air?
Nous discutons. Tu dis que mon idée est folle ;
Tu me traites de cruche et moi de casserole
Le ton monte et bientôt nous nous disons « des mots »,
Et même si tu veux, nous disons les plus gros ;
Moi j'en tiens pour mes vers, toi pour ta chère prose
Et nous nous envoyons tous deux paître les roses ;
Mettons la chose au pire : on se traite de cons !
Je ne vois pas en quoi les vers n'y sont pas bons.
On dit en vers exactement ce qu'on veut dire
Et sans prendre pour ça ni son luth, ni sa lyre ;
Moi, encore une fois, je me demande qui
M'empêcherait — en vers — de t'offrir un whisky !

BERNARD

Je ne te traite pas de cruche, mais de mule.

CARRUCHE

Que l'on me dise en quoi ce serait ridicule ?
Je te sers ?

BERNARD

Comme ça. Merci.

CARRUCHE

Eau Perrier ?

BERNARD

S'il te plaît. (*Reprenant.*) Moi j'ai peur.

CARRUCHE

Je l'aurais parié !

BERNARD

Mais bien sûr ! C'est normal ! Car jusqu'ici ta chance
N'a pas été... disons... d'une telle insolence !...
Après plusieurs succès, mon Dieu... à la rigueur
Un échec en passant... C'est un petit malheur,
Mais soyons francs...

CARRUCHE

D'accord ! Quatre fours authen- [tiques
Ont salué mes tentatives dramatiques !

BERNARD

Tu les as bien voulu d'ailleurs !

CARRUCHE

Faut ce qu'il faut !
Mais quatre fours sont là, n'ayons pas peur du mot !

BERNARD

Alors ? Tu vas chercher le fouet !

CARRUCHE

C'est ma tactique.

BERNARD

Tu risques cette fois de trouver une trique.

CARRUCHE

On verra !...

BERNARD

Tu la veux, libre à toi de l'avoir !
Ce n'est pas là qu'est à mon sens le vrai point noir.

CARRUCHE

C'est ?

BERNARD

Que tu vas tenter un truc très difficile
Et que tout ton effort risque d'être inutile
Car sachant seulement que ta pièce est en vers,
Je vois les directeurs !

CARRUCHE

Oh ! ceux-là...

BERNARD

Mais mon cher
Tu dois passer par eux ! Et pour monter ta pièce
Il faut d'abord qu'ils la reçoivent !

CARRUCHE

Et ta nièce ?

BERNARD

Elle va bien merci. Inutile je vois
D'insister. Ton parti est pris.

CARRUCHE

Oui, je le crois !
Pourquoi me retenir ? Je n'offense personne !
Pourquoi m'en voudrait-on, si ma pièce était bonne ?
J'aime jouer. Eh bien ! je les invite au jeu !
Ils seront très contents que l'on joue avec eux !
Car si tu crois qu'en général on les amuse !

BERNARD, *s'assied à côté de lui*

Pour ce, tu t'en remets au charme de ta muse ?

CARRUCHE

Je m'en remets d'abord à leur complicité.

BERNARD

Je ne suis pas certain que tu soies écouté...
A l'époque Khrouchtchev, Ike, « H » et compagnie
Tu vas écrire *en vers*...

CARRUCHE

Une humble comédie.
Je te laisse Khrouchtchev, l'Unesco, l'ONU...
Et tout ce que l'on sait d'un monde saugrenu !

BERNARD

Tu ne parleras pas de la bombe atomique ?

CARRUCHE

Ni de la guerre, ni de folle politique
Tout cela me dépasse et n'est pas théâtral
Ma pièce est sur un plan strictement conjugal.

BERNARD

Je vois ! Et l'héroïne en est sans doute Yvonne ?

CARRUCHE

Elle aura cet honneur. Elle, en propre personne.

BERNARD

Parlant en vers !

CARRUCHE

En vers !

BERNARD

Ah ! Gilbert tu sais bien
Que je suis d'un avis toujours contraire au tien
Et que pourtant toujours je prendrai ta défense !

CARRUCHE

Même en vers ?

BERNARD

Même en vers !

CARRUCHE

Allons ! C'est une chance !
Et puis finalement, sois logique à ton tour :
Tu redoutes qu'en vers ma pièce soit un four
Mais tu le reconnais, j'en ai eu quatre en prose !
Four en prose ou en vers est bien la même chose !

BERNARD

Et tu tiens ton sujet ?

CARRUCHE

Si je le tiens ? C'est lui
Qui me tient, tu veux dire ! Et non pas d'aujourd'hui
Ayant pris sottement qui tu sais en partage
J'ai sur certaine dame et sur le mariage
Mon point de vue à moi. J'en sais un petit bout !
Et les femmes, mon vieux, en prendront un bon coup —
Certaines en tout cas ! Devant une mairie
Quand je vois deux idiots, joyeux qu'on les marie
Il me monte à la gorge un cri — qui ne sort pas —,
Pour qu'au moins lui, le malheureux, plante tout là !
Tu n'imagines pas quelle serait ma joie
Qu'un jour, enfin, devant la fille aux grands yeux d'oie,
Une seconde avant le « oui » mortel — d'un coup
Le fiancé prenne ses jambes à son cou !
Enfin ! Enfin ! — La voir une fois, cette scène !
Mais je crois qu'à l'attendre on userait sa peine !
Ils continuent à dire oui, les malheureux,
Et des enfants naîtront pour faire un jour comme eux !
C'est à désespérer ! D'ailleurs comment s'en plaindre ?
Ceux qui devraient avoir, eux, quelque chose à craindre,
Qui divorcent un jour — s'en vont six mois plus tard
Repasser tout heureux leur collier de bagnard !
C'est foutu ! Va comprendre ! Avoue que c'est du vice
D'aller, quand on en sort, reprendre du service ?

BERNARD

Tu ne te sens en rien cette âme de héros ?

CARRUCHE

S'être une fois trompé me paraît déjà trop !
Je te le dis du haut de mon expérience !...

BERNARD

Le mariage étant ou non, ce que tu penses
A pourtant le malheur d'être assez répandu.
Chacun se trouvera visé...

CARRUCHE

Raison de plus !
Le drame est justement de crever en silence ;
Moi je vais claironner tout ce que chacun pense !

BERNARD

Sans vouloir te freiner dans ce vaillant projet :
On a déjà quand même abordé le sujet !
Il faudrait éviter dans ce que tu concertes
Le risque d'enfoncer quelques portes ouvertes.

CARRUCHE

En tout cas je connais un type magistral
Que, jusqu'ici, personne encor n'a mis à mal :
La femme de savant, d'écrivain ou d'artiste —,
Qui veut d'abord prouver qu'elle est là, qu'elle existe
Qui veut qu'on la consulte, et donne son avis
Et prend autorité sur l'art de son mari
Qui se répand partout, son Gotha dans la poche,
Qui craignant de passer pour la mouche du coche,
ECRIT (cuisine ici, courrier du cœur par là
Maternité, conseils pour plaire, et caetera...).
Et qui sortant de ça ! se donne, en plus l'allure
De compter désormais dans la littérature !
Cette femme — entends bien! — est membre d'un jury!
Elle jauge, elle juge et décerne des prix :
Voilà de quoi camper un joli personnage !

BERNARD

Et mettre du piment aussi, dans ton ménage !...

CARRUCHE

L'ambitieuse ! Ah ! mon ami, je la connais !
La folle de son nom ! J'en peux faire un portrait !
Et cette femme-là, que lui, toute sa vie
Supporta en silence, ayant toujours envie
De lui couper la langue, ou lui fermer les yeux
Cette femme un beau jour, cette femme mon vieux,
Devient veuve. Ah ! grand jour ! Après les pleurs [d'usage
Elle est seule à porter ce nom digne d'hommage !
Lui l'a trompée, haïe — elle l'a toujours su !
Mais qu'importe, il fallait tenir — elle a tenu !
La revanche est venue : on a sa robe noire,
On hérite brevets, tableaux ou répertoire !...
Et l'on promène enfin — sans le regard moqueur
De celui dont quand même on avait un peu peur —
Ce nom dont chaque fois le public s'émerveille
Ce nom, ce fameux nom si flatteur à l'oreille.
Dès ce jour, on tient lieu et place du mari !
Peut-être en savait-on même plus long que lui !...

C'était un doux rêveur, le cher homme, un poète !...
Elle, saura montrer qu'elle n'est pas si bête !
De son vivant, lui la tenait loin de son art
Mais aujourd'hui ça change : elle a la belle part !
Quand un général meurt, jusqu'à nouvelle preuve
On ne donne jamais ses troupes à sa veuve ?
Aucune n'a jamais pris son commandement !
Eh bien ! pour un auteur, il en est autrement !
La veuve a les soldats ! — Sois sûr qu'elle s'en charge !
Embouchant sa trompette elle monte à la charge
Elle interdit ici, elle autorise là,
Elle parle, discute, exige, et la voilà
Sans rien connaître à rien, mais héritière et veuve ! —
Qui devient spécialiste et veut fournir ses preuves ;
Elle sait tout de tout ce qui touche au grand mort
Et pour qu'à sa mémoire on ne porte aucun tort
C'est elle qui se charge — et ce, quoi qu'il advienne,
Du choix des comédiens — mieux, de la mise en scène !

BERNARD, *riant*

Tu m'enchantes toujours Gilbert, quand tu prends feu !

CARRUCHE

Nul ne saura vivant, ce que sa femme peut !
Crois-moi, c'est sur leurs morts qu'elles prennent racine.
On meurt et c'est après qu'elles vous assassinent !

BERNARD

Je t'aime mieux plus gai ! Yvonne a ça de bon
Qu'à t'échauffer contre elle, elle te donne un « ton ».
Et j'aime ce ton-là, car Yvonne t'inspire.

CARRUCHE

Je crois que le public aussi pourrait en rire !
C'est pourquoi je voudrais mener la chose à bien.
Et surtout maintenant ! Car tu sais, l'Italien
Bruno de Castrella ? oiseau de noble caste,
Parasite mondain, célèbre pédéraste... ?
Enfin « BROUNO » !

BERNARD

Je vois !

CARRUCHE

Tu vois quoi ? Tu VAS [voir !
Figure-toi que ce guignol au grand œil noir
Qui ne peut dire un mot sans que Proust intervienne
(Ah ! Dieu ! comme dans Prrroust !) toujours la bouche [pleine
De Guermantes, Balbec, Albertine, Norpois,
Parlant franco-anglais, on ne sait pas pourquoi
(En roulant néanmoins ses r à l'italienne),
Ce Charlus transalpin, cette folle sirène
Nageant toujours entre des princes et des lords,
Ne quitte plus Yvonne ! Un vrai garde du corps !
Affinités ? Mystère ! On cherche en vain la cause...
(J'ai mon idée à moi néanmoins sur la chose)
Toujours est-il qu'Yvonne a su l'embobiner
Puis dans le monde enfin put se faire entraîner.
Il la montre partout, la présente, la lance ;
Elle, tu la connais ! s'agrippe à cette chance ;
« Brouno », c'est le gros lot ! — elle a vite compris !
Et voilà l'Italien qui lui ouvre Paris !
J'aurais bien tort quand même, ayant ça pour modèle
De refuser le jeu ! Il en vaut la chandelle !
Le Gotha nous écrase ! Yvonne à la maison
Entre ma mère et moi, ne parle que blason !
Pas le moindre complexe ! On galope, on s'emballe !
Bientôt, de Marie-Laure on se voudra l'égale !
Qui ! Que dis-tu de ça ?

BERNARD

Quant au bel étranger
Qu'Yvonne et sa vertu... ne sont pas en danger !

CARRUCHE

Crois bien que sa vertu ne me tracasse guère
Mais sur ce point, j'avoue : elle aurait pu mieux faire !
Bien qu'il faille aujourd'hui — signe de notre temps
Faire son choix entre le monde et un amant.
Nul salon où trouver, seul, un célibataire
Tous ceux que l'on connaît se présentent par paire !...

BERNARD

Castrella trahirait ?

CARRUCHE

La question n'est pas là !
Yvonne a de l'argent, Castrella n'en a pas.
Voilà, si tu m'en crois, la clé de ce mystère.
Sodome avait aussi quelques hommes d'affaires !

(*Entre Yvonne en tenue de cheval.*)

Tiens ! Nous parlions de toi.

YVONNE

De moi ? Grand Dieux ! [j'ai peur !

BERNARD

Mais non ! Notre propos n'était que très flatteur !

CARRUCHE

Salaud !

YVONNE

J'en doute fort, mais j'en suis bien ravie.
Et maintenant, passé l'instant de... flatterie,
Vous allez aussitôt, bien sûr, prendre congé ?

BERNARD

Pourquoi ? Est-ce à vos yeux l'habitude que j'ai ?

YVONNE

Habitude est le mot et j'en arrive à croire
Que j'ai le don de provoquer votre mémoire
Car, régulièrement, vous trouvant tous les deux,
Je vous rappelle un rendez-vous impérieux !

BERNARD

Chère Yvonne, je crains...

YVONNE

Vous n'avez rien à craindre
Et moi de mon côté je ne veux pas me plaindre.
Je vous signale un fait. Vous y réfléchirez.

BERNARD

J'aime mieux l'oublier, car vraiment j'en rirais !
Sur quoi vous admettrez que — ne vous en déplaise —
Je doive maintenant m'en aller.

YVONNE

A votre aise.

CARRUCHE

Je t'accompagne.

BERNARD

Non. Je connais le chemin.

CARRUCHE

On se voit ces jours-ci ?

BERNARD

Quand tu voudras !

CARRUCHE

Demain !

(*Bernard est sorti.*)

Bravo !

YVONNE

Cette fois-ci je me suis fait comprendre.

CARRUCHE

C'est moi qui comprends mal ce que je viens d'entendre.

YVONNE

L'intéressé du moins n'a pas eu cet ennui.

CARRUCHE

Que cherches-tu ? Ma brouille avec mon seul ami ?

YVONNE

J'ai dit ce que j'avais à dire, en phrases claires
Il sera désormais plus poli, je l'espère.

CARRUCHE

Il t'accueillait on ne peut plus aimablement...

YVONNE

Oui ! Nous sommes d'accord ! C'est un être charmant !
Délicieux ! Exquis ! Et personne sur terre
N'a tant de qualités que cet homme exemplaire...
Mais j'ai le droit pourtant, sans prétendre à sa cour
Qu'il accepte du moins de me dire bonjour.
Depuis longtemps déjà je supporte en silence
Sa franche antipathie. Il sait ce que je pense
A présent. Tout est bien. Ne parlons plus de lui.

CARRUCHE

Parlons-en s'il te plaît !

YVONNE

Ah mais non !

CARRUCHE

Ah ! mais oui...
Si tu veux bien j'aurai mon petit mot à dire.
Chapitre confident, permets-moi de sourire...
S'il faut pour te charmer un illustre italien
Bernard est un ami qui restera le mien.

YVONNE

S'il ne peut mieux que ça supporter ma présence
Fais-lui ailleurs qu'ici tes chères confidences
Si je ne lui plais pas, je respecte son goût
Mais je préfère aussi ne plus le voir. C'est tout.

CARRUCHE

Je ne sais toujours pas à quelle impolitesse...

YVONNE

Nous femmes, nous savons par quels mots on nous
[blesse.

CARRUCHE

Mais quels mots ? Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il fait ? Fran-
[chement
C'est lui chercher une querelle d'Allemand !

YVONNE

Je sais, je sais, lui seul te connaît et t'estime
Lui seul sait la valeur de ta « pensée intime »
Quant à ceux qui mon Dieu ! vivent auprès de toi
Ils ont le grand honneur... d'habiter sous ton toit !

CARRUCHE

Pardon ? Prétendrais-tu jouer à l'égérie ?
Tu ne vas pas donner dans cette pitrerie !
L'épouse jalousant soudain le confident !
Je m'attendais à tout sauf à cet accident !
Depuis quand ce grand goût pour mes pauvres « pen-
sées » ?
Tu les trouvais toujours plus ou moins insensées !...
D'où te vient tout à coup cet aimable intérêt ?
Serais-je à mon insu brusquement décoré ?
Parlerait-on de moi pour une académie ?
Vous me voyez surpris, Madame et chère Amie !...

YVONNE

Je suis surprise aussi, car je trouve anormal
D'apprendre tes projets en ouvrant un journal.

CARRUCHE

Mes projets ?

YVONNE

A propos de ta nouvelle pièce.
Ils nous sont relatés ce soir dans *Paris-Presse*.
Que Bernard soit le grand, l'unique confident,
Passe encore, mais trouver raconté là-dedans
Ce qui restait pour moi jusqu'ici un mystère
C'est pousser un peu loin le souci de te taire !
Un journal lui, pourra savoir n'importe quoi
Mais ta femme bien sûr ! n'en aura pas le droit !

CARRUCHE

Ah ! Voilà le secret de toute cette scène !
Je t'expliquerai donc...

YVONNE

Oh ! ce n'est pas la peine !
Tu n'as donné aucune interview...

CARRUCHE

Pas un mot !

YVONNE

Ils ont appris tout ça par... ondes, par radio !

CARRUCHE

Je n'en sais rien ! Non plus que ce qu'ils peuvent dire !

YVONNE

Ce qu'ils disent ? Voilà ! Je m'en vais te le lire !
« On sait que Gilbert Carruche s'est signalé déjà par quelques pièces qui n'ont rencontré auprès de la critique et du public qu'un accueil très réservé, mais qui trahissaient chez leur auteur une originalité de goût et une conception personnelle du théâtre. On se souvient notamment de cette œuvre dont un acte entier était écrit dans une langue volontairement incompréhensible, ce qui ne facilitait qu'à demi, on le conçoit l'adhésion des spectateurs. Aujourd'hui, M. Carruche veut être plus clair : il choisit carrément l'alexandrin classique et prépare une comédie moderne se passant « de nos jours à Paris », selon la formule chère au théâtre de boulevard, mais qui sera écrite en vers. »

CARRUCHE

Qui leur a raconté tout ça ?

YVONNE

Pas moi !

CARRUCHE

C'est fou !

YVONNE

On se moque de toi d'ailleurs...

CARRUCHE

Ça, je m'en fous !
Mais comment savent-ils déjà ?...

YVONNE

C'est ton affaire !
Mais la suite est encor ce que moi, je préfère !...
*« Quant au sujet de cette nouvelle fantaisie de M. Car-
[ruche.*

CARRUCHE

On n'a jamais autant parlé de moi !

YVONNE

C'est vrai !
Ecoute le récit de ton plus cher secret :
*« ... nous croyons savoir que l'auteur d'*Icare parachuté *et des* Sabots de Pégase *a cette fois décidé de revenir sur le plancher des vaches, c'est-à-dire au niveau humain. Sa pièce sera familiale. Gilbert Carruche entend ridiculiser notamment l'ambition vaniteuse et stupide de certaines femmes d'artistes célèbres jouant les insupportables mouches du coche auprès de leur mari. Gageons que si l'auteur ayant retrouvé le vers des grands classiques, retrouve aussi quelques traces de leur génie, ce qui est évidemment plus difficile — les femmes d'auteurs glorieux passeront un mauvais quart d'heure. Le public lui, passera peut-être une bonne soirée ne serait-ce qu'en entendant — en vers — une conversation téléphonique. La pièce aura pour titre* Les Glorieuses. *»*
Voilà ! Je ne sais pas si tu te rends bien compte !

CARRUCHE

Mon titre n'est pas mal, non ?

YVONNE

Quoi ? C'est une honte !
Qu'est-ce qui, dans l'article, est exact ?

CARRUCHE

Eh bien !... tout !

YVONNE

Tu vas écrire — en vers ? — une pièce... sur nous ?

CARRUCHE

Tu n'aimes pas les vers ?

YVONNE

Ne fais pas l'imbécile !

CARRUCHE

Vous m'étonnez ma chère ; usez d'un autre style.

YVONNE

Je ne suis pas du tout d'humeur à plaisanter.

CARRUCHE

Très franchement je commençais à m'en douter.
— Parfait ! Cessons de rire ! Un moment de franchise !
Disons-nous une fois ce qu'il faut qu'on se dise.
Je crois n'avoir jamais fait pression sur toi
Pour obtenir, pour exiger quoi que ce soit ;
Tu raffoles du monde et moi je le déteste
Mais pour t'en écarter je n'ai pas fait un geste ;
Tu t'es mise à écrire aussi — Dieu sait pourquoi ! —
J'aurais pu m'étonner — ; je me suis tenu coi ;
Libre à toi de couver ces bonnes midinettes
Et pour leur cher bonheur de pondre des recettes...
Une femme du monde a bien sûr le devoir
D'offrir au petit peuple un brin de son savoir ;
« Bouton d'or » est trompée et nous dit sa souffrance :
— « Courage « Bouton d'Or », un peu de patience...
L'amour nous le savons a ses hauts et ses bas
Et peut-être qu'un jour votre amant reviendra... »
Il est bon, je le dis hautement, que la presse
Apporte son secours à l'humaine détresse...
C'est noble, généreux...

YVONNE

Si tu veux t'arrêter ?

CARRUCHE

Je faisais le bilan de tes activités.

YVONNE

Si tu permets, c'est toi que nous mettrons en cause.

CARRUCHE

Moi ? Mais quel intérêt ? Je suis bien peu de chose...

YVONNE

Cet article est exact, dis-tu ?

CARRUCHE

Pour une fois !

YVONNE

Tu n'en retires rien ?

CARRUCHE

Non. Rien du tout, ma foi !

YVONNE

Tu vas me mettre en scène ? !

CARRUCHE

Ah ! Tu t'es reconnue ?

YVONNE

Veux-tu quitter ce ton ?

CARRUCHE

Gardons notre tenue
Ma chère, un peu de calme...

YVONNE

Ainsi non seulement
Tu me maintiens dans un parfait isolement ;
Me laissant ignorer tout ce qui t'intéresse,
Mais tu vas te servir de moi pour une pièce !
A lire cet article on peut prévoir déjà
L'agréable couleur que tu me donneras !
Tu jugerais normal que j'accepte ce rôle ?
Et tu voudrais aussi que je trouve ça drôle ?

CARRUCHE

Entendons-nous, ma chère : au temps déjà lointain
Où j'eus l'insigne honneur d'obtenir votre main
(Et je ne suis pas prêt d'oublier cette date)...

YVONNE

Ma main n'a rien à voir...

CARRUCHE

Mais vous me l'accordâtes ?

YVONNE

Quel rapport ?

CARRUCHE

... Je n'étais (c'est tout à votre honneur)
Qu'un jeune homme assez pauvre et la main sur le [cœur :
J'étais poétreau, petit joueur de flûte...
Vous vîntes, belle, riche...

YVONNE

Eh bien !

CARRUCHE

Vous me voulûtes.
Je n'eusse prétendu sans m'y sentir prié
A la fille du grand professeur Passepied ;
Je crus, bien sûr, dans mon incurable innocence
Que mon seul charme avait pesé dans la balance
Et que j'avais su plaire — après tout, pourquoi pas ? —
A cette belle fille, au célèbre papa...

YVONNE

En ce moment mon mariage ni mon père
Ne sont en question...

CARRUCHE

Ils le sont ! Au contraire !

YVONNE

Pour m'expliquer ta muflerie à mon égard ?

CARRUCHE

Pour t'expliquer que tout m'est égal de ta part !
Voilà pour une fois les choses enfin nettes.
J'ai supporté douze ans d'entendre tes sornettes :
Ce que je devrais faire et ce qu'on fait ceux-ci
Et ce qu'ont fait ceux-là, ceux qui ont « réussi » ;
A tes yeux comme à ceux de ton auguste mère
Je sais que je suis moins que rien — qu'un vers de [terre ;
Ayant depuis longtemps mesuré ton dépit
D'avoir fait une erreur dans le choix d'un mari,
Ayant compris aussi que pour toi rien ne compte
Hormis ce qui te flatte — et que je suis ta honte,
J'ai l'honneur aujourd'hui, quant à tes sentiments
De t'avouer que je m'en fous éperdument !
Navré de ne pouvoir ici te satisfaire
Je ne changerai rien à ce que je veux faire.

YVONNE

Tu veux donc que je sois la fable de Paris ?

CARRUCHE

Je crains qu'à cet égard on s'y soit déjà pris.
Le très cher Castrella qui partout te promène
Doit m'avoir devancé je crois dans ce domaine.

YVONNE

Libre à toi de le croire.

CARRUCHE

Oh ! mais oui ! Libre à moi !
(Merci de me laisser croire ce que je crois !)
Et libre à moi surtout, voyant ce personnage
D'en faire pour ma pièce un croustillant usage.

YVONNE

Brouno ! Tu ne vas pas, en plus...

CARRUCHE

Evidemment !

YVONNE

Oh !

CARRUCHE

Mais rassure-toi, j'en ferai ton amant.

YVONNE

Mon amant ? S'il te faut les points sur les virgules,
C'est toi dans ce cas-là qui seras ridicule,
Car mon amant, il l'est, figure-toi !

CARRUCHE

Tu mens ?

YVONNE

Rien n'est plus vrai.

CARRUCHE

Ce sodomite est ton amant ?
« Comme dans Proust » ? Il peut aussi prendre une [femme ?
Ce n'est pas vrai ! — C'est vrai ? Mes compliments, [Madame.
Castrella votre amant... Je m'incline très bas !...
(On ne peut plus compter même sur ces gens-là !)

YVONNE

Voilà, tu pourras donc maintenant j'imagine
Remettre en question ta petite cuisine ;
La chose évidemment commence à se savoir...

CARRUCHE

Mais tout ce que tu dis dépasse mon espoir !

YVONNE

En quoi ?

CARRUCHE

Mais réfléchis ! Nous touchons au sublime !
D'abord quant au Monsieur qui change... de régime !
Et puis de ton côté ! Pousser l'esprit mondain
Jusqu'à te laisser choir dans les bras de ce daim
Dont Tout-Paris connaît le genre d'aventures,
Etre même flattée en cette conjoncture
Et me servir tout chaud en guise d'argument
Que ce joyeux polichinelle est ton amant,
C'est changer en gâteau le plat que j'allais faire,
Si je suis cuisinier, vous êtes pâtissière !...

YVONNE

J'ai mal compris.

CARRUCHE

Tu crois ?

YVONNE

Rien de ce que j'ai dit
Ne change ton projet ?

CARRUCHE

Ni me l'interdit.

YVONNE

Et tu veux reproduire à présent cette scène ?

CARRUCHE

Crois-moi, je m'y connais : elle en vaudra la peine !

YVONNE

Puisqu'il en est ainsi...
(Téléphone.)

CARRUCHE

Pardon.
(Il y va. A l'appareil.)
Oui ? — Subito.
« Comme dans Proust » à l'appareil. Pour vous.

YVONNE

Pronto ?
Brouno ? Bonsoir... — Yes... No... Yes, indeed... La [duchesse ? !

CARRUCHE, *riant*

Bien sûr ! « Comme dans Proust ! »
(Un regard écrasant d'Yvonne.)

YVONNE, *à l'écouteur*

... En allant à la messe ? !

CARRUCHE

Elle a fait catleya ? Non ? avec son chauffeur ?

YVONNE, *en aparté*

Chut ! C'est insupportable !
(A l'appareil.)
...Elle est morte... de peur ?

CARRUCHE

On exagère, allons !
(Puis se rappelant le mot du duc de Guermantes.)
Comme dans Proust, ma chère !

YVONNE, *pour lui seul*

Veux-tu bien s'il te plaît ou sortir ou te taire !
(A l'appareil.)
Allô ! Oui je suis là, j'écoute... Yes my dear...
(Prenant en français l'accent anglais.)
Je vous raconterai, c'est difficile à dire... (1).

CARRUCHE

Vous vous trompez d'accent, très chère polyglotte...

YVONNE

Oui... Bon... Je serai prête.

CARRUCHE

Avec cravache et bottes...
A très vite, darling.
(Elle raccroche. Et brusquement, à lui.)
En jouant contre moi,
Tu risques bien un jour de t'en mordre les doigts !
(Elle sort rapidement.)

CARRUCHE

Faute d'un argument une femme menace
Puis pour ne pas faiblir abandonne la place...
Moi, celle-là, j'ai beau la connaître par cœur
J'ai des étonnements encor d'enfant de chœur
Devant sa mécanique et ses airs de crécelle —,
Elle fait toujours mieux que ce que j'attends d'elle !...
(Temps.)
Castrella son amant... C'est drôle : aussi fermé
Qu'on soit au souvenir d'un corps jadis aimé
Il semble en apprenant qu'un autre s'en délasse
Que parfois le temps triche encor plus qu'il n'efface...
(Regardant une photo sur sa table.)
— Pierrot, gentil Pierrot qui fait tout mon bonheur,
Pour ton sourire à toi j'aurais séché mon cœur,
J'aurais vécu moqué, méprisé par ta mère
Sans vouloir la quitter, « pour te garder un père » !...
J'accepte encor pour toi mon destin saugrenu :
Un homosexuel fait ce père cocu !
Ce n'est pas qu'à mes yeux la chose ait d'importance
Mais j'aurais pu du moins user de cette chance !...
(Entre Mme Carruche mère.)

(1) Le mot dire doit donc avoir l'accent anglais, avoir exactement le même son que le mot *dear*.

MADAME CARRUCHE

Pierrot n'est pas rentré, Gilbert ?

CARRUCHE

Je ne sais pas...

MADAME CARRUCHE

Il est tard.

CARRUCHE

Tellement ?

MADAME CARRUCHE

Il devrait être là...
Blandine pour ce soir te prépare ta viande
D'une façon nouvelle.

CARRUCHE

Ah ? Quelle ? On se demande ?
Est-ce à la Lausannoise ou bien comme à Vevey ?
Quoi qu'il en soit je sais que ce sera mauvais !

MADAME CARRUCHE

Mais non ! Pauvre Blandine ! Elle est très convenable !

CARRUCHE

Peut-être ! Mais savoir que chaque jour, à table,
Je dois manger mon plat de viande, quel qu'il soit
Je le trouve indigeste.

MADAME CARRUCHE

Il faut prendre sur toi
Que veux-tu ! Le docteur Berger le recommande !

CARRUCHE

Ai-je l'air de quelqu'un qu'on doit gaver de viande ?
Beefsteak saignants, ragoût et blanquettes de veau
Poulets toutes façons, bœuf en daube, aloyau...
J'avale des moutons comme un ogre en folie
Croquerait des marmots ! Pour quelle maladie ?
Ma tension trop basse !

MADAME CARRUCHE

Eh bien ! c'est important !

CARRUCHE

D'ailleurs, attendons.

MADAME CARRUCHE

Quoi ?

CARRUCHE

Chaque chose en son temps !

MADAME CARRUCHE

Je viens de voir Yvonne. Elle faisait la tête.
Ce n'est pas pour Pierrot qu'elle était inquiète ?

CARRUCHE

Non ! C'est moi son objet de mécontentement !

MADAME CARRUCHE

Encore ! ça ne va pas ?

CARRUCHE

Ah ! ma pauvre maman !
Viens d'abord dans mes bras ! Ma douce ! Ma char-
[mante
Celle que j'appelais autrefois « mon infante »
Tu t'en souviens ?

MADAME CARRUCHE

Pourtant ! je n'ai rien d'espagnol !

CARRUCHE

Mais un jour tu portais une robe à haut col
Qui m'avait tant frappé ! Qui te donnait l'allure
D'une princesse à la noble figure.

MADAME CARRUCHE

Noble, moi ?

CARRUCHE

Et sévère aussi !

MADAME CARRUCHE

Oh ! pas pour toi !
Fils unique ! gâté ! Je m'en mords bien les doigts !

CARRUCHE

Pourquoi ça ? Je serais un fils insupportable ?

MADAME CARRUCHE

Mon Dieu non ! Je plaisante.

CARRUCHE

On n'est pas plus aimable ?

MADAME CARRUCHE

Que toi ? Surement pas !

CARRUCHE

Nous sommes bien d'accord ?

MADAME CARRUCHE

Tout à fait !

CARRUCHE

Oui, ton fils est un modèle en or !
Dont la femme est hélas ! elle, une « Glorieuse » !...

MADAME CARRUCHE

Une quoi ?

CARRUCHE

« Glorieuse ». Expression heureuse
— Bien capable après tout de faire son chemin —
Désignant l'animal du sexe féminin,
Que la gloire chatouille, asticote..., démange !
Elle veut du succès, des bravos, des louanges :
Je vais les lui servir, crois moi, sur un plateau !

MADAME CARRUCHE

Vous vous êtes encor disputés ?

CARRUCHE

Dis plutôt
Qu'entre nous la dispute est toujours en instance.

MADAME CARRUCHE

Je n'y suis pas pour quelque chose au moins ? J'y pense
Bien souvent je t'assure et m'en fais du souci...

CARRUCHE

N'y pense surtout pas, maman.

MADAME CARRUCHE

Mais si ! Mais si !

CARRUCHE

Non ! Je te jure bien que tu n'es pas en cause
La lutte entre elle et moi vient de tout autre chose.
Pour elle un écrivain — de grand talent ou non —,
Est celui dont on peut faire sonner le nom ;
Or Carruche n'est pas un nom qui se claironne ;
Il n'éclipserait pas même une humble baronne...
Donc aucun intérêt. Quant à moi tu le sais,
Rien ne me fera faire un pas vers le succès.
J'écris pour moi d'abord et ce que bon me semble ;
C'est mon jeu, mon plaisir et mon art tout ensemble.
Pour vivre j'ai choisi d'exercer un métier :
Je suis chez Gallimard modestement payé
Mais assez pour mes goûts et notre subsistance.
J'achète ainsi mon droit de pleine indépendance,
Alors, qu'Yvonne, au fond, soit ce qu'elle est ! Tant pis!
Je ne vais pas en plus m'en créer du souci.
Je suivrai mon chemin, n'en déplaise à Madame,
Pour la marche du monde être aimé de sa femme
N'est finalement pas tellement important !

MADAME CARRUCHE

Je voudrais que tu sois heureux.

CARRUCHE

C'est bien tentant !

MADAME CARRUCHE

Il ne faut surtout pas aller te mettre en tête
Qu'elle te veut du mal, Gilbert ; ce serait bête !

CARRUCHE

Bête aussi de penser qu'elle me veut du bien !
Mais je te dis, maman, que cela ne fait rien !
Et le bonheur parfois, pour qui sait un peu rire,
C'est de ne dire pas tout ce qu'on pourrait dire !...
— Sur quoi, ayant choisi maintenant de « parler »
Je vais reprendre un peu mon tir au pistolet.

MADAME CARRUCHE

Dans le couloir ? Oh ! Non ! Gilbert ! C'est un supplice !

CARRUCHE

Mais je dois me livrer à ce noble exercice.

MADAME CARRUCHE

Pourquoi ?

CARRUCHE

Mais parce que, sans être bien cruel,
Je puis avoir un jour à me battre en duel !

(*Il sort.*)

MADAME CARRUCHE

En duel ? Il est fou ! Comme sous Henri Quatre
Au siècle de l'atome ! Aller encor se battre !

(*Entre Yvonne.*)

YVONNE

Gilbert est sorti ?

MADAME CARRUCHE

Non.

YVONNE

Vous savez où il est ?

MADAME CARRUCHE

Dans le couloir. Il va tirer au pistolet.

YVONNE

Ah non ! ça ne va pas recommencer !

MADAME CARRUCHE

Ma chère
J'ai moi-même essayé... Si vous croyez mieux faire
Tâchez de l'arrêter. Bravo si vous pouvez !

YVONNE

Si vous l'aviez, ma mère, un peu mieux élevé !

MADAME CARRUCHE

C'est trop tard ! Il n'en a jamais fait qu'à sa tête
D'ailleurs !

YVONNE

Ça ! Nous savons que lui, rien ne l'arrête !

(*Pan ! et un cri affolé de femme en coulisse.*)

MADAME CARRUCHE

Ah ! je ne m'y ferai jamais !

YVONNE

Petit malheur !
Mais notre cuisinière a hurlé de frayeur
Et elle va partir ! Ayez des domestiques
Quand on veut à ce point jouer les excentriques !

(*Pan.*)

LA CUISINIÈRE *surgit, accent suisse*

Madame ! Qu'est-ce que c'est ? !

YVONNE

Ce n'est rien. C'est Monsieur !
Vous apprendrez à le connaître peu à peu.
Monsieur s'est installé une petite cible
Dans le couloir du fond, pour qu'il lui soit possible
De s'exercer au pistolet de temps en temps.

LA CUISINIÈRE

Au pistolet ? !

YVONNE

Mais oui. Dans notre appartement,
C'est sans danger. Ça fait du bruit, mais c'est pratique.

LA CUISINIÈRE

Ah ? Bon. Je savais pas. J'étais toute en panique !
S'il faut s'habituer... Peut-être bien... des fois !...

(*Elle sort.*)

YVONNE

Heuresement qu'elle a le calme des Vaudois !

(*Pan ! Cri.*)

LA CUISINIÈRE, *revient*

Non. Je m'habitue pas, Madame. C'est dommage,
La maison me plaisait. Mais avec ce tapage !

(*Pan ! Elle sort en criant.*)

MADAME CARRUCHE

Il n'est pas raisonnable enfin ! Gilbert ! J'y vais !

(*Elle sort.*)

YVONNE

Et lui ne comprend pas qu'on trouve ça mauvais !

(*On sonne.*)

Il va falloir encor changer de cuisinière !...
D'ailleurs... Je sais enfin ce qu'il me reste à faire !...

LA CUISINIÈRE

Madame on a sonné.

YVONNE

Eh bien ! allez ouvrir !
Ce doit être Pierrot.

LA CUISINIÈRE

Puis je pourrai partir ?

YVONNE

Sur l'heure ? Maintenant ?

LA CUISINIÈRE

J'ai l'oreille sensible...
Si Monsieur continue à tirer à la cible...

YVONNE

C'est bon, Blandine, ouvrez, puis on avisera.

(*Entre Carruche, avec un pistolet et suivi de Mme Carruche.*)

CARRUCHE

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encor qui ne va pas ?

YVONNE

Tout va très bien ! Tout est parfait ! La cuisinière
Veut partir à l'instant... Sois juge en la matière.

CARRUCHE

Mais en Suisse on ne fait que ça ! Chaque canton
Joue à longueur d'année à cribler des cartons !

MADAME CARRUCHE

Mais pas dans les couloirs !

CARRUCHE

Parce qu'en Helvétie
C'est connu, on n'a pas la moindre fantaisie !
Et d'abord s'il vous plaît, que jamais devant moi
On ne dise le mot cuisinière.

YVONNE

Pourquoi ?

CARRUCHE

Parce qu'étant donné mes instincts cannibales
Pour en faire un ragoût, je la crible de balles !

MADAME CARRUCHE

Sois raisonnable...

CARRUCHE

Bon. Très bien. N'en parlons plus.
Si ça doit faire un drame alors, c'est entendu...
Je mets mon pistolet au clou. Faites risette.

YVONNE

Joue les Buffalo Bill chez Gastine-Rénette !
(*Entre la cuisinière.*)

LA CUISINIÈRE, *une lettre à la main*

C'est pour Monsieur, je crois ; de la part du facteur.

CARRUCHE

Il est bien bon. Merci. Non, non n'ayez pas peur :
(*Elle avait brusquement aperçu le pistolet.*)
Il est vide !

LA CUISINIÈRE

Tant mieux, Monsieur.

YVONNE

Venez, Blandine...
(*Et avant de sortir.*)
Tu t'arrêtes ? C'est sûr ?

CARRUCHE

Eh ! Il faut bien qu'on dîne !
(*Yvonne sort derrière Blandine. On sonne.*)

MADAME CARRUCHE

Cette fois, c'est Pierrot j'espère. Je vais voir.
(*Elle sort.*)

CARRUCHE, *décachète sa lettre et lit*

Ça c'est trop beau ! Mon vieux... Rendez-vous au par-[loir !
(*Il compose un numéro.*)
Ayant usé pour toi de tes prérogatives
Je vais t'en foutre un coup, Docteur, dans les gencives !
Allô ! Docteur Berger ? — Carruche à l'appareil.
Bien et... mal, cher Docteur. — Non, non, pas mon [sommeil !
Si vous vous rappelez, Docteur, votre ordonnance,
Vous exigiez avec la dernière insistance
Que je mange surtout de la viande ? C'est ça...
Oui j'avais bien compris : « Viande à tous les repas ».
J'ai préféré pourtant qu'on fasse une analyse
Dont j'ai le résultat. Oui... que je vous le dise ?
Il va vous étonner je pense, autant que moi !
J'ai de l'urée, hélas ! Combien ? — 63 !
Ah ! « Pas de viande alors ? » « Surtout aucune vian-[de ? »
(*En écho.*)
« *C'est très très important ! Je vous le recommande.* »
Merci beaucoup, Docteur, j'aurais trouvé sans vous.
(*Il raccroche.*)
Et vous croyez que ça le trouble ? — Pas du tout !
Non : « Pas de viande alors ». — Ce n'est pas une [affaire !
Mais « à tous les repas », j'allais au cimetière !
C'est à se demander si l'on a l'esprit sain !
— Cet homme est l'intégral, le parfait assassin...
Et l'on viendra prétendre ensuite que Molière
A tout dit sur leur compte et qu'on n'a qu'à se taire !
Tiens, je vais dans ma pièce un peu m'en occuper
De celui-là, le médecin mondain, huppé ;
Je dédierai la pièce aux mânes du beau-père !

Yvonne, rentre

Gilbert, j'ai réfléchi. Tu choisis.

CARRUCHE

Quoi, ma chère ?

YVONNE

Tu n'écris pas ta pièce...

CARRUCHE

Ou bien ?

YVONNE

Nous divorçons.
Ce sera l'un ou l'autre. Au point où elles sont
Les choses entre nous ne sauraient rester vagues.

CARRUCHE

Tu voudrais divorcer ? Ce n'est pas vrai ? Tu blagues ?

YVONNE

Sache que Castrella veut m'épouser.

CARRUCHE

Hein ? Toi ?
Ce gentilhomme irait jusqu'à la bague au doigt ?
Tu convertis cet inverti ? De cette folle,
Tu fais un fou qui se déclare et qui convole ?
Mais de quelle science as-tu donc les secrets ?

YVONNE

J'ai décidé la chose et je m'y maintiendrai.

CARRUCHE

Le divorce serait à tes torts ?

YVONNE

C'est possible.

CARRUCHE

Je garderai Pierrot ?

YVONNE

C'est encore admissible.
Il n'a plus qu'à moitié besoin que je sois là...

CARRUCHE

Et ton futur mari peut-être n'y tient pas ?...

YVONNE

C'est un détail. Et pour l'instant, très secondaire.

CARRUCHE

Pierrot n'est qu'un détail pour toi ?

YVONNE

C'est mon affaire.
Si ta pièce est écrite et jouée — aussi vrai
Que je te parle en ce moment —, je m'en irai !
(*Elle sort.*)

CARRUCHE, *seul*

Grands dieux qu'ai-je donc fait — pour mériter ma [chance !...
Le Ciel s'ouvre pour moi ! — Ce que ma conscience
M'avait jusqu'à ce jour interdit d'entrevoir
C'est elle qui me l'offre et contre tout espoir !
Magnifique ironie, il faut qu'elle le fasse
M'ouvrant le Paradis, sous forme de menace !
Donc, je tiens le bon bout ! Mon divorce à la clé
Dans un mois tout au plus mon travail est bouclé !
A nous, Carruche ! A nous ! — Que le diable l'emporte !
Ecrivons notre pièce —, elle prendra la porte !

Et nous vivrons enfin, libres, comme à trente ans !
Chère pièce m'ouvrant la vie à deux battants !...

(*Après réflexion.*)

— Pour être plus sûr d'elle en tout état de cause
Je vais finalement — je crois... — l'écrire en prose.

(*Entre brusquement Pierrot, 9 ans, un œil poché. Ravi.*)

Ah ! Pierrot, te voilà !

PIERROT

Me voilà !

CARRUCHE, *voyant sa figure*

Mais dis donc ?
Tu t'es battu ?

PIERROT

Ben oui ! J'ai reçu un marron !
Grand-mère m'a déjà passé de la pommade.

CARRUCHE

Ça te fait mal ?

PIERROT

Mais non ! C'est de la rigolade !

CARRUCHE

Pierrot, tu me ravis ! Comment est-ce arrivé ?
Raconte.

PIERROT

C'est pas moi ! C'est un petit crevé !

CARRUCHE

Bigre ! Pour un « crevé », il n'a pas la main molle !
Et qui a commencé ?

PIERROT

En sortant de l'école,
Il me traite d'andouille ! Et moi je lui réponds !

CARRUCHE

Tu fais très bien.

PIERROT

Ça s'est fini par des marrons.
Et toi, ça va ?

CARRUCHE

Ça va ! Mais as-tu vu ta mère ?

PIERROT

T'es fou ! Elle va faire un raffût du tonnerre !

CARRUCHE

Il faut s'en occuper mon petit, c'est normal.

PIERROT

On n'y voit pas d'un œil, c'est tout ! Ça fait pas mal !
Qu'est-ce qu'on fait demain ? C'est mon anniversaire !
Et c'est dimanche aussi.

CARRUCHE

Alors c'est une affaire !
C'est ton anniversaire ?

PIERROT

Eh oui ! Dix ans demain !

CARRUCHE

Dix ans ! Souffrez, Monsieur, qu'on vous serre la main !

PIERROT

On va au cirque tous les deux ?

CARRUCHE

Oui ! Je t'emmène !

PIERROT

Et je serai premier de toute la semaine !

CARRUCHE

Bravo, Pierrot ! Essaie toujours ! On verra bien !
Moi je vais commencer aussi lundi matin !

PIERROT

Quoi ?

CARRUCHE

Un travail pour moi, qui va beaucoup me plaire.
Mais ce sera la guerre !

PIERROT

Oh ! chic alors ! la guerre !

(*Il jouait avec le pistolet. Dans son mouvement joyeux un coup part. On entend trois cris en coulisse et une glace éclate tout près de Carruche. Celui-ci effaré fixe le pistolet qu'il croyait vide, met comiquement la main sur sa bouche et Pierrot fait comme lui. Ils se regardent complices.*)

RIDEAU

abonnements

	FR.	ETR.
Théâtre, 1 an, 23 numéros	36	41
Edition luxe (1) Supplément	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma) ..	2,50	3
Reliures (Théâtre)	17	19
Reliures (Cinéma)	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

FRANCE : A l'Avant-Scène, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN. 67-25). C.C.P. Paris 7353-00, chèque bancaire, mandat-poste.

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390 ; Cinéma, 260 ● **CANADA** : R. Ferron, « A la Page », 1481 Mansfied, Montréal - Dollars C. : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ESPAGNE** : H. Avellan, Duque de Sesto, 5, Madrid 9 : (au cours du jour) ● **NORVEGE, SUEDE, DANEMARK** : Librairie Française, Brahegatan, 8, Stockholm, 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45 ; Cinéma, 28 ● **ETATS-UNIS** : Georges Sinclair, 127, West, 87th Street, New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ITALIE** : Dott. Carlo Di Pralormo, via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700 + 2 % IGE — 5.815 ; Cinéma, 3.400 + 2 % IGE — 3.468 ● **LIBAN** : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27 ; Cinéma, 15 ● **PORTUGAL** : Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150 ● **MEXIQUE** : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma, 12, Mexico D. F. - Pesos : Théâtre, 103 ; Cinéma, 70 ● **SUISSE** : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève. C. C. P. 1.6390. Et chez les libraires - Francs suisses : Théâtre, 35 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS : Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

acte 2

Même décor.

Entre précédant Mme Carruche, une femme grande et altière qui est Mme Passepied.

MADAME PASSEPIED

Oui, je viens dans son temple, et j'en ai quelque [honte.
Mais je n'ai pas le choix, seul le résultat compte.
Dût votre cœur de mère en avoir du regret :
Mon gendre est un Jean-foutre et je le lui dirai !

MADAME CARRUCHE

Il n'est pas encor là, Madame, pour l'entendre.

MADAME PASSEPIED

Je sais qu'il rentrera bientôt. Je vais l'attendre.

MADAME CARRUCHE

Yvonne a dû sortir aussi...

MADAME PASSEPIED

Je sais, je sais.
Mais j'ai d'abord Gilbert à voir ; c'est plus pressé.

MADAME CARRUCHE

S'il n'a pas rendez-vous...

MADAME PASSEPIED

Je suis sa belle-mère.

MADAME CARRUCHE

Bien sûr, mais ce succès lui donne tant à faire !
Il ne s'appartient plus ! Ne nous en plaignons pas !
Le plus heureux de tous serait son cher papa !

MADAME PASSEPIED

Son beau-père, je crains, eût fait quelques réserves.

MADAME CARRUCHE

Monsieur le Professeur ?

MADAME PASSEPIED

Lui-même ! (*A part.*) Elle m'énerve !

MADAME CARRUCHE

Pourtant c'est un triomphe ! On le dit, on l'écrit !
C'est le plus grand succès du théâtre à Paris.

MADAME PASSEPIED

Madame, je comprends votre tendre indulgence.
Unie, il y paraît, à beaucoup d'innocence ;
La mère de Gilbert — vous diriez sa « maman » —
A — je n'en puis douter — ce cher aveuglement
Qui pardonnerait tout à sa progéniture ;
Nous n'avons, je le crois, pas la même nature ;
Et d'autre part il est un peu plus qu'apparent
Que nos mondes, hélas ! sont assez différents ;
Votre fils compte seul pour vous et rien d'autre,
Si ! Votre petit-fils !

MADAME CARRUCHE

Il est aussi le vôtre.

MADAME PASSEPIED

C'est juste. Mais disons que je le vois bien peu.

MADAME CARRUCHE, *à part*

Elle m'énerve ! (*Haut.*) Il est charmant, Pierrot !

MADAME PASSEPIED

Tant mieux !
Madame, je suis veuve *avant d'être grand-mère.*
Le professeur fut tout pour moi sur cette terre.
Je le dois à son nom que je porte bien haut
De me dresser — et toute seule s'il le faut —
Contre la moindre injure à sa haute mémoire,
A ce qui fut son art, sa passion, sa gloire.
Aux femmes — comme moi — veuves d'un grand [cerveau
Il reste un beau devoir : maintenir le flambeau,
Garder de toute atteinte un nom noble et sans tache.
Si votre fils l'ignore, il faudra qu'il le sache.
Plus que de son vivant je dois à ses vertus
De veiller dans la mort à mon grand disparu ;
Une veuve est d'abord une missionnaire
Nos maris sont dans l'ombre, ayons soif de lumière !
Vous n'avez pas j'entends, ce genre de souci
L'ombre doit vous suffire et c'est très bien ainsi :
Vous admettrez du moins qu'il exige un étage
D'où l'on ait quelque droit d'exiger davantage.

MADAME CARRUCHE

Ah ! il me semble entendre une clé !
(*Porte battue.*)
C'est bien lui.
C'est une chance ! Il est en avance aujourd'hui !
(*A la porte.*)
Madame Passepied t'attend, Gilbert !

CARRUCHE, *dehors*

Sans blague ?
(*Entrant.*)
Nous avions rendez-vous, ma mère, ou je divague ?

MADAME PASSEPIED

Vous ne divaguez pas, mais j'avais à vous voir.

MADAME CARRUCHE

Et de traiter aussi de Jean-foutre. (*Aimablement.*) Au [revoir.
(*Elle sort.*)

CARRUCHE

Intention charmante : écoutons tout de suite.

MADAME PASSEPIED

Retenez votre joie et n'allez pas trop vite.
Ecoutez en effet mes conseils, mon garçon.
Et donnez-leur aussi le sens d'une leçon.

CARRUCHE

Yvonne vous aurait prise pour émissaire ?

MADAME PASSEPIED

Yvonne, pas encor, mais peut-être son père.

CARRUCHE

Je comprends mal...

MADAME PASSEPIED

Du tout ! Vous comprenez très bien.

CARRUCHE

Jusqu'ici franchement... non : je ne comprends rien.

MADAME PASSEPIED

Oubliez-vous de qui vous avez été gendre ?

CARRUCHE

Ah ! maintenant je vois ! Je commence à comprendre !
Et vous estimeriez... ?

MADAME PASSEPIED

Oui *j'estime*, mon cher !
Gendre du professeur, vous pourriez être fier,
Or, voilà qu'aujourd'hui vous donnez une pièce
Où de la médecine on se moque sans cesse ;
Paris n'aime que rire et sourire, on le sait,
Pour vous faire applaudir, vous avez fait assez ;
Mais moi, n'oubliant pas que vous êtes Son gendre,
Je parle pour celui dont vous foulez la cendre ;
En attaquant la Médecine devant moi
C'est Lui que l'on attaque ; il répond par ma voix.
Je ne permettrai pas que vos plaisanteries
Fassent à nos dépens rire la galerie.
En chambre amusez-vous si le cœur vous en dit
Mais au théâtre, non ! Là je vous l'interdis !
Donc écoutez-moi bien : par de franches coupures
Vous allez supprimer toutes vos... salissures
Tout ce qui, dans la pièce, assez cyniquement
Insulte aux médecins... Quoi ?

CARRUCHE

Rien, belle-maman,
J'écoute... Je dirai que je suis tout oreille.

MADAME PASSEPIED

Nous sommes bien d'accord ? J'ajoute que je veille
Et que s'il le fallait j'irais frapper très haut.
L'Ordre des Médecins saura bien s'il le faut
Interdire la pièce ! Avant cette mesure
J'ai voulu vous donner la chance de l'exclure.
J'accorde qu'il vous faut... mettons deux ou trois jours
Pour m'arranger tout ça ! Quoi ?

CARRUCHE

J'écoute toujours...
Et j'admire devant cette césarienne
Vos dons de dramaturge et de chirurgienne ;
Vous ne balancez pas ; un diagnostic éclair :
Avant d'être endormi on a le ventre ouvert !

MADAME PASSEPIED

Et maintenant parlons de votre « Glorieuse » !
Vous prétendez moquer la femme ambitieuse :
— Votre portrait est une charge évidemment ! —
D'abord, que cette femme aille prendre un amant
Pour s'ouvrir des salons, c'est bêtement vulgaire
Et très peu vraisemblable ; elle aurait mieux à faire ;
Votre psychologie est faible, croyez-moi ;
Puis quel est votre but ? Vous voulez prouver quoi ?
Qu'une femme n'est rien par elle-même en somme ?
Qu'il lui faut s'agripper toujours au nom d'un homme ?
Et que, forte de lui, tout son rôle ici-bas
Est de tirer parti des dons qu'elle n'a pas,
De gloutonner, ou sans amour ou folle amante,
Et puis le jour venu, comparable à la mante,
Dévorer lentement, venir enfin à bout
De ce mâle impudent, pour mieux jouir de tout...
C'est bien cela ?

CARRUCHE

Non !

MADAME PASSEPIED

Quoi ?

CARRUCHE

Vous vous trompez de piste.

MADAME PASSEPIED

Ce n'est pas là le sens... ?

CARRUCHE

Non ! Je suis féministe !

MADAME PASSEPIED

Vous ?

CARRUCHE

Je suis pour la femme ayant tous les talents !
Je veux qu'elle en ait dix ! Je veux qu'elle en ait cent !
Qu'échappant maintenant aux vieilles servitudes
Elle puisse changer enfin ses habitudes,
Vivre par elle-même ! Et forte ! — autant que nous !
Je veux la voir debout — et non plus à genoux !
Qu'elle soit médecin, journaliste, avocate,
J'accepte que sur tout, en tout, elle nous batte,
Mais que ce soit alors par ses propres moyens !
Celle que je refuse est celle qui n'a RIEN,
Pas l'ombre d'un talent, un cerveau de linotte —,
Et qui se croit soudain un peu moins idiote
Parce que son mari prouve qu'il ne l'est pas.
Ma pièce ne s'en prend qu'à cette femme-là...

MADAME PASSEPIED

Mon cher je ne sais pas qui vous sert de modèle
Mais cette femme-là, nous sommes bien loin d'elle !
Je dis nous, en égard à vos allusions,
Quant aux femmes portant de très célèbres noms.
Je ne vous réponds pas — nous sommes très nom-
[breuses
De ce que nous ferons, nous autres « Glorieuses » :
Mais soyez assuré que le prochain congrès
J'en suis la présidente — ouvrira le procès.
C'est moi qui l'ouvrirai, car vous êtes mon gendre :
Je ne veux ni risquer un affront ni l'attendre.
Ils meurent — nous vivons —, triste réalité,
(Nos maris n'ont jamais notre vitalité)
Mais nous saurons pourtant relever votre injure —,
S'il le faut nous irons jusqu'à la procédure ;
Nous plaiderons que grâce à notre ambition
Un grand homme est souvent né d'un petit garçon ;
C'est toujours le secret d'une belle carrière :
Quand un homme est célèbre, une femme est derrière ;
S'ils meurent les premiers...

CARRUCHE

C'est qu'ils le veulent bien !...

MADAME PASSEPIED

Nous, nous les prévenons...

CARRUCHE

Mais ils n'écoutent rien !

MADAME PASSEPIED

Vous savez maintenant mes divers points de vue
Sur la pièce qu'à tort, certains portent aux nues,
Et je ne comprends pas qu'Yvonne en tous les cas
L'ait acceptée. Ah ! non ! je ne le comprends pas !

CARRUCHE

Je pourrais vous aider peut-être à le comprendre.

MADAME PASSEPIED

Si vous y parvenez...

CARRUCHE

Encor faut-il m'entendre.

MADAME PASSEPIED

Eh bien ! j'écoute. Alors ?

CARRUCHE

Ma mère — puisqu'enfin
Je vous dois ce nom-là, bien qu'il m'agace un brin —,
Vous savez comme moi nos rapports de famille :
Vous et moi trois fois l'an, et quant à votre fille
Elle vous voit j'espère un peu plus fréquemment,
Moins peut-être depuis qu'elle a pris un amant.

MADAME PASSEPIED

Quoi ?

CARRUCHE

Ne me dites pas que cette chère femme
Ne vous aurait pas mise au courant de... sa flamme ?

MADAME PASSEPIED

Un amant ?

CARRUCHE

Oui, Madame.

MADAME PASSEPIED

Yvonne ?

CARRUCHE

C'est formel.
Et vous serez surprise en apprenant lequel.
Laissons-le pour l'instant ! Car, ce qui nous importe
Ce qui compte, c'est qu'il existe, en quelque sorte
Cet homme étant d'ailleurs pédéraste, Italien...

MADAME PASSEPIED

Quoi ?

CARRUCHE

Si vous me coupez, moi, je ne dis plus rien.

MADAME PASSEPIED

Italien ? C'est alors l'Espagnol de la pièce ?

CARRUCHE

Exemple s'il le faut, de ma délicatesse.
Cet homme est son amant et sur ce point précis
Car l'amour vous pensez, n'a rien à voir ici,
Je réponds au reproche adressé tout à l'heure !
La liaison d'Yvonne a pour cause majeure
Ses appétits de gloire et de mondanité ;
Partout dans ce cher monde il sut la présenter.
Voilà pour racheter cette psychologie
Que vous jugiez si fausse avec tant d'énergie.

MADAME PASSEPIED

Mais alors votre pièce est une pièce à clé ?

CARRUCHE

Et la chose aurait pu déjà vous aveugler.
Vous ne devez pas voir votre fille, il me semble,
Des mêmes yeux que moi.

MADAME PASSEPIED

Ma fille me ressemble
Et je ne me suis pas reconnue. Ah ! mais non !
Je ne fais rien jamais en vertu de mon nom !
Je le fais respecter et c'est tout autre chose !
Tout dépend, il est vrai, du nom dont on dispose...
Mais, en public alors, vous avez — c'est honteux ! —
Mis votre femme à nu...

CARRUCHE

J'écris ce que je veux !
Si son portrait fait rire, eh bien ! tant pis pour celle
Dont j'ai si justement reproduit le modèle !
Puisque vous ignoriez qu'elle avait cet amant
Vous ne connaissez pas non plus, évidemment,
Notre marché touchant son portrait et ma pièce.
Il était entendu — solennelle promesse !
Que si la pièce en question voyait le jour
Qu'elle soit un succès ou qu'elle soit un four
Yvonne demandait le divorce.

MADAME PASSEPIED

Ah ! Je pense !
Un peu de dignité devant tant d'insolence !
Ce mariage s'était fait contre mon gré,
Bravo qu'on en finisse ! Enfin ! Aucun regret !

CARRUCHE

Ma joie à ce projet fut au moins aussi pleine
J'en écrivis ma pièce en seize jours à peine.
Je réponds maintenant en bloc à vos dictats
Moi tout petit David et vous grand Goliath :
N'étant plus votre gendre à très brève échéance
Ameutez l'Ordre et vos congrès.... je m'en balance !
Ou plutôt non — tant mieux ! car ma chance voudra
Que plus vous en ferez, plus on m'applaudira !
(*Lui donnant congé.*)
Sur quoi, vous voudrez bien... J'attends une visite...

MADAME PASSEPIED

Vous êtes un Jean-foutre !

CARRUCHE

Et je m'en félicite !
(*On sonne.*)
Ma visite a sonné...

MADAME PASSEPIED

Je sors si je le veux !
Tout n'est pas dit, je vous l'affirme, entre nous deux !

CARRUCHE

Mais le sera bien vite, ayez-en l'assurance.

MADAME PASSEPIED

Je SAVAIS le danger d'une mésalliance !
Je peux dire que, moi, du moins, j'avais vu clair.

CARRUCHE

J'ai regretté douze ans d'avoir eu moins de flair.

MADAME PASSEPIED

Jean-foutre !
(*Elle sort en trombe.*)

BERNARD, *entrant*

Eh bien ! dis donc ? Cette bombe atomique ?
(*On entend claquer une porte.*)

CARRUCHE

Belle-maman !

BERNARD

Bon Dieu ! J'ai frôlé la clinique
Au déplacement d'air ! J'en ai le souffle court !

CARRUCHE

Nous venons de chanter un vrai duo d'amour.

BERNARD

Du grabuge ?

CARRUCHE

Plutôt. Laissons cette bourrique.
Comment vas-tu grand voyageur ? Belle Amérique ?
Content des gratte-ciel ?

BERNARD

Et toi, triomphateur ?
Te voilà consacré cher Maître et grand auteur ?
Laisse-moi contempler ta nouvelle figure !
Et raconte surtout ! Raconte l'aventure !
J'ai ma place ce soir d'abord ? C'est retenu ?

CARRUCHE

Un strapontin...

BERNARD

Parfait !

CARRUCHE

A grand mal obtenu :
Je suis navré...

BERNARD

Navré ! Je la trouve excellente !
Raconte tout !... — D'abord — minuscule incidente —
Tu l'as écrite en prose ?

CARRUCHE

Et te dirai pourquoi.

BERNARD

Ne cherche pas d'excuse ! Et surtout avec moi !
Un triomphe ?

CARRUCHE

Un triomphe. Et ce succès m'enseigne
Que pour plaire il suffit tout bêtement qu'on peigne.
D'habitude je crée et donne libre cours
A mon invention : j'accumule les fours !
Cette fois, je leur torche en moins de trois semaines
Une histoire où je mets sur pied dans quelques scènes
Ce que j'ai sous les yeux presque journellement
Et, ô miracle ! On me découvre brusquement !
Moi j'aime cent fois mieux « Les Sabots de Pégase » !

BERNARD

Ne te plains pas d'avoir une presse en extase !

CARRUCHE

Tu l'as lue ?

BERNARD

En rentrant. Mon bouquet de retour.
Mais devant ce succès — Yvonne ?

CARRUCHE

Attends son tour !
J'ai mon bouquet aussi.

BERNARD

Son projet de divorce ?

CARRUCHE

Justement ! Ce succès maintenant le renforce !
Elle a cru me stopper — j'ai brûlé le poteau :
En seize jours, je la servais sur un plateau !
Là-dessus je pouvais, mon Dieu, prendre une veste :
Triomphe ! Avouons-le : coup dur plus qu'indigeste !

BERNARD

Elle doit être folle !

CARRUCHE

Elle l'est, sans un mot.
Car tu vas voir ! J'y suis ! Tu vas voir le plus beau !
Tu peux t'imaginer que pour la ressemblance
Je n'ai pas hésité. Quoi ! Je jouais ma chance !
Disons que je l'ai même un peu poussée au noir...
Yvonne en prend un coup — tu verras ça ce soir ;
Chaque rire : une gifle à cette sœur jumelle.
Donc nous vivions glacés, très dignes — parallèles.
Moi j'écrivais ma pièce, elle avait Castrella...
Chacun indifférent à l'autre en restait là.
Elle apprend un beau jour que la pièce se monte ;
Quelques remous... d'abord : puis elle se surmonte
Et me dit que d'ailleurs on ne l'y verra pas ;
Le premier soir, elle se cache, mais y va !
Au balcon ; dans un coin. Et seule à ne pas rire !
Je la trouve en rentrant. faisant semblant de lire...
Elle me dit qu'elle est allée au cinéma !
(Que je l'aie aperçue, elle n'y songe pas !)
Alors negligemment je dis : « Ma chère Yvonne,
Je t'annonce un triomphe et si la presse est bonne
On en a pour deux ans, ou trois... C'est garanti. »
Un silence totale. — On n'en est pas sorti.
Pas un son d'elle à moi, l'ombre d'une parole.
Depuis cinq jours : Le Sphinx. Mais tu penses, — pas [folle ! —
Et plus encore après la lecture des journaux),
Elle a cherché avant de rompre nos anneaux,
Par quelque coup en vache un peu spectaculaire
A se venger de moi via... ma belle-mère !
J'ai contré la manœuvre ! Et les pieds dans le plat !
L'ouragan du couloir était... le résultat !
Mais je te jure bien qu'à cette tentative
Je réponds maintenant en prenant l'offensive.
Le silence du Sphinx sera rompu ce soir ;
Mon vieux, nous allons voir ce que nous allons voir !
Ah ! me dire qu'enfin ! Que la vie enfin change !
Ça vaut tous les succès et toutes les louanges !
Qu'enfin je suis débarrassé de ce crampon !
De sa futilité, de son ambition,
De son mépris, de ses grands airs, de sa sottise !
Ah ! qu'elle fasse enfin pour toujours sa valise
C'est le cadeau de Dieu ! Je suis seul à savoir !
Ma jeunesse est en moi revenue en un soir !
Et pour mieux m'en convaincre — écoute, sans [sourire —
« Amoureux ».

BERNARD

Non ? De qui ?

CARRUCHE

Une fée de Shakespeare.
Un petit rôle de ma pièce ; elle a vingt ans.
Un ange. Elle débute. Et ce soir, je l'attends.

BERNARD

Ici ? Quand ? Je m'en vais !

CARRUCHE

Un peu plus tard, je pense ;
Tu sais, tout est encor secret ; plein de prudence ;
Rien n'est dit, rien n'est fait, mais j'ai vu tout le temps
Pendant ce mois dans le théâtre —, en répétant,
Chaque fois que j'étais seul un moment près d'elle,
J'ai vu qu'entre nous deux jaillissait... l'Etincelle,
Ce... cette... enfin, c'est difficile à exprimer !

BERNARD

Je comprends !

CARRUCHE

Tu comprends ?

BERNARD

Très bien : vous vous aimez.

CARRUCHE

Je crois.

BERNARD

Et maintenant ! Dans ton heure de gloire !
C'est trop ! C'est écœurant ! blessant ! attentatoire !
Le bonheur des amis très chers vous fait du bien
Mais à ce point vraiment, on ne sert plus à rien !
Je ne t'écoute plus mon vieux ; je me retire !

CARRUCHE

Crois-tu que dès ce soir je puisse tout lui dire ?

BERNARD

Lui dire quoi ?

CARRUCHE

Mais tout ! Tout ce qu'elle est pour moi !

BERNARD

C'est, je suppose, un peu pour ça que tu la vois ?

CARRUCHE

Mais je suis... On dirait... ma première aventure...

BERNARD

Pourtant !

CARRUCHE

Tout cette fois prend une autre tournure...
Elle m'a, dans un coin, demandé de me voir...

BERNARD

Le moins qu'on puisse dire est que ça donne espoir !
Les filles d'aujourd'hui ne font pas de complexe ;
La pudeur virerait plutôt vers notre sexe.
En tout cas, un conseil — quant à ton... embarras :
Ne lui parle pas trop.

CARRUCHE

Non ?

BERNARD

Prends-la dans tes bras.
Tu parleras après. Mets-la d'abord à l'aise.
Il m'étonnerait fort que cela lui déplaise.
Et fais attention — incidemment, cela ! —
Qu'Yvonne n'entre pas juste à ce moment-là !

CARRUCHE

Tant mieux !

BERNARD

Vraiment ?

CARRUCHE

Cela ne peut gâter grand-chose !
Au point que tu connais mieux vaut que tout explose !
D'ailleurs c'est équitable : Yvonne a son amant ;
Moi, j'apporte au divorce un nouvel argument !
(*On sonne.*)
On a sonné mon Dieu ! C'est peut-être bien elle !

BERNARD

Yvonne ? Alors adieu !

CARRUCHE

Non, non...

BERNARD

Ta demoiselle ?

Je pars aussi.

CARRUCHE

Reviens dans une heure. Tu peux ?
Nous irons au théâtre ensuite, tous les deux.
Je veux te raconter, te dire où nous en sommes...

BERNARD

Mais je le sais déjà, ou c'est tout comme !

CARRUCHE

C'est quand même avec elle un premier rendez-vous...

BERNARD

Roméo ! Grâce à toi, je vais douter de tout !
Tu me laisses rêveur. Je quitte un mysogine,
Je retrouve un Pierrot fou d'une Colombine !
Bon. Je viens te chercher. Tu vois : je suis humain.
Mais je vais au plus tôt, toi, te reprendre en main !
(*Entre Yvonne.*)

YVONNE, *aimable*

Ah ! Bernard ! De retour ! Quelle surprise !

BERNARD

Bonne ?

YVONNE

Des meilleures ! Bonjour.

BERNARD, *plutôt surpris*

Bonjour... Bonjour, Yvonne.

YVONNE

Si nous faisions la paix tous les deux ? Voulez-vous ?

BERNARD

Etions-nous très fâchés ?

YVONNE

Disons... dans l'aigre-doux ;
Conserver ce ton-là serait bien ridicule.

BERNARD

Mais...

YVONNE

N'est-ce pas ? Changeons, s'il vous plaît, de formule.

BERNARD

Je le préfère aussi.

YVONNE

Bonsoir, brillant auteur.
(*A Bernard.*)
Vous avez admiré notre triomphateur ?

BERNARD

Je me fais raconter : il entre dans la gloire !

YVONNE

Je ne sais pas s'il est, d'ailleurs, très près d'y croire.

CARRUCHE

Mais je viens d'en avoir un avant-goût exquis
Sous forme de visite. Et devine de qui ?

YVONNE

Je ne sais pas.

CARRUCHE

Vraiment ? Une femme exemplaire !
Tu ne peux pas chercher plus longtemps...

YVONNE

Alors ?

CARRUCHE

Ta mère.
Qui m'a dit tout à l'heure un très beau numéro ;
Le match s'est terminé, disons... zéro-zéro,
Avec en ma faveur un certain avantage
Car elle a pris la porte en écumant de rage.

YVONNE

Elle voulait ?

CARRUCHE

Très peu de chose... Me sommer
(Sous menace, d'ailleurs) d'aussitôt supprimer
Tout ce qui, dans ma pièce, atteint la médecine :
C'est un rien.

YVONNE

Elle est folle ?

CARRUCHE

Eh bien !... je l'imagine.

YVONNE, *à Bernard*

Cette pauvre maman, elle est toujours en train
De se croire elle-même Ordre des Médecins !

CARRUCHE

C'est la première fois que je te vois lucide.

YVONNE

Ça ne tient pas debout, voyons ! C'est trop stupide !
(*A Bernard.*)
Bernard, je vous retrouve ? Ou quelque rendez-vous
Doit encore une fois vous arracher à nous ?
J'enlève mon chapeau...

BERNARD

Je dois...

YVONNE

Prendre la fuite ?
Bien sûr ! Attendez-moi. Je reviens tout de suite.
(*Elle sort.*)

BERNARD

Mon cher ! On en a fait la douceur des douceurs !
Me voilà brusquement rentré dans ses faveurs !

CARRUCHE

Là ! Je ne dis plus rien ! Tu gagnes la couronne !
« L'homme qui brusquement a fait sourire Yvonne ! »
L'Amérique a du bon ! Un grand coup de chapeau !
On va chanter un hymne et planter un drapeau !

BERNARD

Mais vis-à-vis de toi... On ne peut plus aimable !
Le Sphinx a laissé choir son masque impénétrable ;
Contre sa mère même elle prend ton parti...
Le dialogue entre vous me semble reparti !

CARRUCHE

Pas pour longtemps. Le fond de cette « gentillesse »
Est, qu'à brève échéance, elle sera comtesse !
Crois-moi, sa bonne humeur vient de là seulement.
Cet avenir conquis on peut évidemment
Condescendre à jouer pour quelque temps, un rôle...
Elle le fait d'ailleurs de façon assez drôle !
(*Entre Mme Carruche mère.*)

MADAME CARRUCHE

Gilbert...
(*Voyant Bernard.*)

MADAME CARRUCHE

Bonjour, Monsieur ! Vous voilà de retour !

BERNARD

Bonjour, Madame. Hé oui ! Mais après le grand jour !

MADAME CARRUCHE

Quel dommage ! Il fallait voir cette générale !

BERNARD

Un grand succès !

MADAME CARRUCHE

Les gens riaient ! Et quelle salle !
Ah ! Gilbert ! Ton courrier !
(*Un gros paquet de lettres.*)

CARRUCHE

Mille dieux ! Rien que ça ?

BERNARD, *lyrique*

La gloire en le baisant fait de l'homme un forçat !

CARRUCHE

C'est effarant, mon vieux !... Quatorze, quinze, seize !
S'il faut ça chaque jour quand la gloire vous baise !

MADAME CARRUCHE

Regarde, j'ai pour toi découpé les journaux
Et je les ai collé ! — Tous ceux-là sont très beaux !
France-Soir, Figaro, Le Monde...

CARRUCHE

La brochette !

MADAME CARRUCHE

Mais ils n'y sont pas tous ! Il faut qu'on les achète !

BERNARD

Acheter la critique ?

CARRUCHE

Ah ! Prends garde à ces mots !

MADAME CARRUCHE

Peut-être ils sont moins bons dans les autres journaux...

CARRUCHE

Sache alors qu'un auteur, maman, ne s'intéresse
Qu'à l'éloge total. Tout le reste le blesse.
Nous sommes ainsi faits ; nul ne nous changera !
Un critique est mauvais, s'il ne nous aime pas.
Qu'importe que certains aient parfois de la verve :
Les seuls bons sont, pour nous, ceux qui louent sans [réserve.

MADAME CARRUCHE

Je vous laisse. Au revoir. A bientôt, cher Monsieur.
(*Elle sort.*)

BERNARD

Ta mère est adorable.

CARRUCHE

Ecoute ça, mon vieux !
Ecoute ce poulet ! C'est à tomber par terre !
« *Monsieur, Je ne vais pas...* (C'est une épistolière.)
« *Monsieur, Je ne vais pas vous jeter ici toutes les injures que vous avez pourtant méritées. Fille d'amiral, sœur et belle-sœur de polytechnicien, veuve d'un colonel dont le nom ne vous dira évidemment rien, mais qui fut pourtant l'inventeur d'un modèle de fusil à répétition qui aurait pu changer bien des choses au cours du dernier conflit mondial si le Conseil supérieur de la Guerre avait donné les crédits nécessaires à sa mise au point, je suis bien placée pour vous dire que votre pièce est une insulte à la femme française qui se veut — sans négliger ses devoirs — intellectuelle, artiste, mondaine aussi, pourquoi pas ? donnant partout où elle passe la preuve de ce qu'elle est : fine, cultivée, spirituelle, et pour tout dire, « élevée »* (*si le mot éducation a toujours un sens !*) *: insulte en outre aux admirables veuves qui portent fièrement et dignement le nom que leur mari, parfois glorieux, leur a donné devant l'autel. Nous serons, j'espère, quelques-unes à vous dire notre révolte. Votre pièce devrait être sifflée tous les soirs, et mettre le feu au théâtre serait un acte de salubrité.*

Recevez, Monsieur, l'expression de mon mépris écrasant.

BIRON-BETEIL. »

Si c'est là désormais le ton de mes courriers !...

BERNARD

Il me paraît prudent d'alerter les pompiers !

CARRUCHE

J'appelle ça « La Glorieuse chatouillée ».
(*Ayant ouvert une autre enveloppe.*)
Ah ! celle-là ; lettre anonyme. Non signée !
Tapée à la machine aussi ! Soyons prudents !
(*Pendant qu'il lit des yeux.*)

BERNARD

Sans trop se compromettre, on veut « montrer les [dents » !

CARRUCHE, *ayant lu, regarde l'enveloppe*

Ah ! Je n'avais pas vu... La lettre est pour Yvonne...

BERNARD

Compatissante, alors ?

CARRUCHE

Ecoute. Elle est bien bonne !
« *Madame, Vous avez cu peut-être « convertir »* (entre guillemets) *Bruno de Castrella, lequel ne poursuivait en vous, nous le savions toutes, que votre fortune ; il me paraît bon de vous faire savoir, dans le cas où vous l'ignoreriez que votre « amant »* (guillemets) *file le parfait amour à Londres où il est parti retrouver un danseur des ballets parisiens. Une amie attentive.* »

BERNARD

Toi qui mettais tantôt ses aimables ronrons
Sur le compte... du comte et des prochains fleurons !

CARRUCHE

Elle doit l'ignorer !

BERNARD

Quoi ?

CARRUCHE

Mais que... sa promise
Caresse un pâtre grec au bord de la Tamise !

BERNARD

Elle le sait peut-être !
(*Entre Yvonne.*)

YVONNE

Ah ! bravo cette foi !
Vous m'avez attendue ! Aussi, voyez, c'est moi
Qui vous libère ! Allez !

BERNARD

En effet, il est sage...

YVONNE

On sait ce qu'il en est, en rentrant de voyage !

BERNARD

Ne vous y fiez pas ! C'est vrai, je dois partir
Mais je reviens tantôt le chercher pour « sortir » !
Alors à tout à l'heure ! Et grâce, en mon absence !
Ne cassez pas sur moi trop de sucre en cadence !
(*Il est sorti.*)

YVONNE

Il n'est pas très malin, mais au fond pas méchant.

CARRUCHE

C'est trop aimable.

YVONNE

Quoi ?

CARRUCHE

Non, rien. C'est très touchant.
Ah ! S'il te plaît — mieux vaut en parler tout de suite.
J'attends, dans un instant peut-être, une visite...

YVONNE

De quel genre ?

CARRUCHE

« Privé. »

YVONNE

Pas possible !

CARRUCHE

Mais si.

YVONNE

C'est tout à fait normal. Tu la reçois ici ?

CARRUCHE

Où voudrais-tu ?

YVONNE

Si cette femme est ta maîtresse,
Elle peut préférer, je pense, une autre adresse.

CARRUCHE

Ici, c'est mon bureau.

YVONNE

C'est aussi le salon.
Un déménagement, je crois, s'impose donc.
Passons à plus sérieux. Trois coups de téléphone :
De la radio d'abord. Il faudra qu'en personne
Tu voies le directeur. C'est un homme charmant.
Nous avons mis au point ensemble, un long moment,
Un projet d'émission, l'idée est des meilleures.
Vous avez rendez-vous... « Mardi huit, dix-sept heures. »
Il adore la pièce... Enfin... tu le verras.
... « Annales. Conférences. » Il te rappellera,
Mais j'ai déjà promis à Francis Ambrière
Qu'il peut compter sur toi.

CARRUCHE

Tiens ! vraiment ! Pourquoi faire ?

YVONNE

Qu'est-ce qu'on fait Salle Gaveau ? Réfléchis bien.
Des claquettes ?

CARRUCHE

Pardon...

YVONNE

Un très long entretien
Avec Blumsfeld et Bloch. Ils sont dithyrambiques !
Ils demandent les droits cinématographiques.
J'ai remis à trois mois. Ce serait idiot !
Laissons venir !

CARRUCHE

Pardon, cher imprésario...
Puis-je vous demander si, dans votre journée,
Vous avez disposé de moi pour une année ?
— De quoi te mêles-tu brusquement ? Et pourquoi ?

YVONNE

Je me mêle... de toi. Je suis ta femme.

CARRUCHE

Quoi ?
Dis que notre divorce est encore en instance...
Tu n'as pas oublié notre pacte, je pense ?

YVONNE

Nous avons fait un pacte ?

CARRUCHE

Il me semble !

YVONNE

Lequel ?

CARRUCHE

Ici même, tu pris l'engagement formel,
Si par malheur ma pièce était représentée,
D'aussitôt divorcer. Ma chère, elle est montée.
Elle l'est même, semble-t-il pour un moment.
Voici venu le jour d'épouser ton amant.

YVONNE

Mon amant ?

CARRUCHE

Aurais-tu des troubles de mémoire ?

YVONNE

Castrella ? Mon amant ? C'est difficile à croire !

CARRUCHE

Tu me l'as dit toi-même !

YVONNE

Alors, j'en fais l'aveu :
Pour juger d'un réflexe... on dit... ce que l'on veut.

CARRUCHE

Ta-ta-ta ! Au divorce une chose t'oblige :
L'affront trop évident que ma pièce t'inflige.
C'est sur cet argument que tu m'as menacé
— Si la pièce voyait le jour —, de divorcer.
Serais-tu par hasard — et tout d'un coup — moins [fière ?
Tu décevrais énormément ta chère mère :
Elle saute au plafond ! de joie évidemment.

YVONNE

Je la décevrai donc.

CARRUCHE

Quoi ?

YVONNE

Mon cher...

CARRUCHE

Un moment !

YVONNE

Non ! Je parle à mon tour. J'en ai le droit je pense ?
Tu viens me réclamer un divorce d'urgence
Et ma fierté, dis-tu, m'y contraint.

CARRUCHE

Mais c'est toi !
C'est toi qui me l'as dit !

YVONNE

Pas de mauvaise foi !

CARRUCHE

Elle est forte ! Où vois-tu ?...

YVONNE

D'abord, je le confesse,
En cachette, le premier soir j'ai vu ta pièce.

CARRUCHE

Merci. Je le savais.

YVONNE

Eh bien ! c'est ex-cel-lent.
Je ne te croyais pas, vraiment, tant de talent.

CARRUCHE

Cette fois la maison me tombe sur la tête.

YVONNE

Pour se formaliser il faudrait être bête !
Les gens diront ce qu'ils voudront ; quoi qu'il en soit
Moi, je puis t'assurer qu'en toute bonne foi —
Je n'ai rien trouvé là qui me choque ou me gêne ;
Je ne me suis pas vue un instant sur la scène !...

CARRUCHE

Celle-la, par exemple, est des meilleures !

YVONNE

Quoi !
Tu fais une satire, après tout c'est ton droit !
La pièce est ce qu'elle est! Dure aux femmes, peut-être!
Vais-je me donner l'air, moi, de m'y reconnaître ?
Réfléchis, ce serait le jugement forcé
Qu'on porterait sur moi si j'allais divorcer.
Les médisants auraient vraiment la part trop belle :
Ce serait avouer que je fus ton modèle.
Or c'est faux. Archi-faux ! Je ne vais pas exprès,
Donner lieu de penser qu'il s'agit d'un portrait !

CARRUCHE, *assommé*

Ah ! leur force à tourner tout à leur avantage !
D'un crachat même elles feraient un maquillage !

YVONNE

J'irai plus loin d'ailleurs. Non seulement je dois
T'applaudir des deux mains, mais un rôle m'échoit :
Te défendre, mon cher : nous frôlons le scandale ;
L'audace de ta pièce est presque sans égale,
Je connais plus d'un clan où l'on réagira :
S'il faut se battre eh bien ! dis-toi qu'on se battra !

CARRUCHE

Mais je n'ai pas besoin...

YVONNE

Même contre ma mère !
C'est l'instant ou jamais de s'unir au contraire !

CARRUCHE

Mais bon Dieu... !

YVONNE

Le succès d'abord répond à tout ;
Mais si je te quittais tu perdrais un atout :
Jamais ! N'insiste pas. Puisqu'arrive l'orage
Je saurai près de toi te prouver mon courage.

CARRUCHE

Mais quel orage, enfin ! C'est un triomphe ? Non ?

YVONNE

Alors raison de plus !

CARRUCHE

Pour conserver mon nom ?

YVONNE

Pour ne pas laisser croire à la foule imbécile
Que la pièce est à clé. La chose est inutile.

CARRUCHE

On n'y saurait trouver un trait te concernant.

YVONNE

Rien qui puisse en tout cas me paraître gênant.
Le talent sauve tout ; et le talent transpose !

CARRUCHE

Cette pièce est en somme une gerbe de roses,
Un bouquet en hommage à tes chère vertus !
Et l'amant espagnol ? Celui-là, qu'en dis-tu ?

YVONNE

Qu'il est au deuxième acte une heureuse trouvaille.

CARRUCHE

Mais bien sûr ! Il n'en est pas une qui la vaille !
Je vois qu'en chaque point j'ai comblé tes désirs
Et que ma pièce au fond, t'a fait tous les plaisirs !
Je ne m'attendais pas j'avoue à cet hommage.
J'aimerais bien pourtant en savoir davantage :
Que devient dans tout ça, Monsieur de Castrella ?

YVONNE

Je ne vois pas vraiment qu'il ait affaire là.

CARRUCHE

Il ne t'épouse plus ?

YVONNE

S'il me plaît de me taire...

CARRUCHE

Tu n'auras pas voulu le suivre en Angleterre ?

YVONNE

Qui t'a dit ?...

(Elle s'arrête trop tard.)

CARRUCHE

C'est bien ça tu étais au courant.
Voilà donc le fin mot. Tout devient cohérent.
Ayant tâté de vous (pardon si je vous vexe !)
Ce cher galant retourne vite à l'autre sexe.
Il t'a plaquée autrement dit ; cela me vaut
De te voir revenir et me crier bravo,
T'installer désormais en reine dans la place,
Prendre mes rendez-vous, faire en tout volte-face
Et jouer au plus vite à la femme d'auteur
Arrêtons s'il te plaît ce début prometteur
J'aurai peut-être aussi, moi, quelque chose à dire !
Et le divorce auquel tu ne veux plus souscrire
Il se peut qu'à mon tour — avec quelque raison —
Je l'exige et te force à quitter la maison.

YVONNE

Tu voudrais séparer Pierrot de sa grand-mère ?

CARRUCHE

Quoi ?

YVONNE

Tu ne penses pas qu'il te reste, j'espère ?
Pour divorcer, mon cher, il s'agit d'être deux.
Pierrot t'échappera si sa mère le veut.

CARRUCHE

Comment ? Tu me ferais cet ignoble chantage ?

YVONNE

S'il le faut je suis prête à faire davantage.
Le plus enfant des deux n'est pas Pierrot, mais toi
Il te faut une femme et ta femme, c'est moi.
D'abord je veux donner à notre réussite
Le retentissement, l'éclat qu'elle mérite.
Je veux d'ici deux mois changer d'appartement
Et prouver à chacun par mon comportement
Qu'il n'existe entre nous l'ombre d'un accrochage,
Que nous formons tous deux un excellent ménage.
Nous sortirons. Il faut que nous soyons partout !
Galas et festivals, on ne verra que nous.
Les journaux jusqu'ici te connaissent à peine
Ta photo paraîtra plusieurs fois par semaine.
Un triomphe est pour tout un excellent tremplin
Nous recevrons beaucoup : je veux mon salon plein.
Qu'il s'agisse du monde ou des gens de la scène
J'attirerai chez moi tout ce qui vaut la peine.
Je forcerai chacun à compter avec nous
Et tu verras Paris —, Paris à nos genoux.

CARRUCHE

Mais comment donc ! Paris n'a pas assez de gloire !
Sans nous il manquerait quelque chose à l'Histoire.
Si nous n'étions pas là — je t'en fais le pari —
Paris ne serait plus pour personne Paris !
Je deviens dès demain Boni de Castellane
J'achète un palais rose, y danse la pavane,
Je reçois à Venise et loue le Grand Canal
Pour y fêter à moi tout seul le Carnaval.
Chez nous tout est en or : les torchons, les serviettes!
Les valets sont en or ! — Les bidets, les toilettes !
Nos mécènes fameux sont des enfants de chœur.
Mais moi je serai pape ! avec tous les honneurs !
Ma femme veut Paris donc tout Paris se donne
Qui voudrait ne pas plaire à sa chère personne ?
Sa fringale est sans fin et Paris à genoux
S'offre à mon minotaure et lui accorde tout.
Un jour dans un accès soudain de boulimie
Elle avale un fauteuil : j'entre à l'Académie !

YVONNE

Rire est toujours facile.

CARRUCHE

Oh ! mais pas tellement !
Je ne ris pas, je te le jure en ce moment
Et si je risque un ton de léger persiflage
C'est devant l'avenir tel que tu l'envisages ;
Je sais bien ce qui bout dans ton petit cerveau
Et ce panorama pour moi n'est pas nouveau.
Une chose pourtant remettra tout en place,
Un détail, qu'il te faut regarder bien en face :
Mon cœur. Mon cœur me parle et j'écoute sa voix !
Laquelle dit — hélas ! — qu'il ne veut plus de toi,
Que le temps est passé ou discret, en silence,
Il te gardait encore une tendre indulgence,
Mon cœur s'émeut d'ailleurs.

YVONNE

Vraiment ?

CARRUCHE

C'est positif.

YVONNE

Dans ce domaine-là tout est bien relatif.

(On sonne. Yvonne a gagné la porte et en l'entre-bâillant légèrement surveille.)

Oui ! C'est pour toi. Bravo ! J'admets qu'elle te grise.

(Elle sort et on l'entend.)

Mademoiselle on vous attend !

(Sa tête apparaît et elle ajoute.)

Elle est exquise !...

(Entre une incroyable « cartomancienne » qui tient dans les bras six ou huit gros cahiers qu'elle va poser aussitôt sur le siège le plus proche.)

LA DAME

Vous permettez, Monsieur — ce paquet est très [lourd —
Que je le pose, avant de vous dire bonjour,

(*L'ayant fait.*)

Voilà. Bonjour, Monsieur, Monsieur je me présente —
Merci d'abord, Monsieur, de la grâce obligeante
Que vous mettez si vite à recevoir quelqu'un
Qui pouvait aussi bien n'être qu'un importun ;
On m'avait dit beaucoup de votre gentillesse
J'en suis touchée au plus profond, je le confesse ;
Celui pour qui je viens (et d'ailleurs nous voit !)
Doit je vous le promets, l'être bien plus que moi.
Merci de lui porter secours dans son épreuve.
Hamilcar Baluzat, Monsieur — je suis sa veuve... —
Hamilcar Baluzat est mort depuis sept ans
(Sept ans déjà, mon Dieu ! Comme passe le temps !)
Vous avez vu bien sûr, de ses nombreuses pièces :
L'amour gaulois, Pompon, Un oncle et quatre nièces...
Aucune n'est jamais reprise ! On sait pourquoi !
Contre les grands, tous les roquets sont aux abois !
Mais nous connaissons ça ! Quoi qu'on crie ou qu'on [fasse
Toujours, finalement, la caravane passe !...
Ses pièces reviendront ! Le drame n'est pas là ;
Le drame, cher Monsieur, d'Hamilcar Baluzat
(Nous sommes chaque nuit en liaison parfaite ;
Sa voix n'est pas un rêve, elle est chose concrète
Et grâce à ce pouvoir que j'ai sur l'au-delà
Nous nous parlons bien plus depuis qu'il n'est plus là.)
Son drame, l'aiguillon qui toujours le tourmente
(Il ne pense qu'à ça, se plaint, s'impatiente)
C'est d'être mort, Monsieur, laissant sur le métier
Huit pièces ! — C'est beaucoup ! — Huit, encore en [chantier !
Je lui réponds toujours : « Que veux-tu que j'en [fasse ? »
Une pièce... sans fin, où veut-il qu'on la place ?
Avant-hier, Monsieur, en lisant les journaux
Tous très flatteur, à votre égard, j'ai, de là-haut,
Un appel. Mais... brutal. Je m'étonne, à cette heure...
Je crois même un moment (très court) que je me [leurre,
Mais non, c'est l'évidence : Hamilcar ! — A midi !
Je cite in extenso, Monsieur, ce qu'il m'a dit :
« Le seul qui doit finir mes pièces précieuses :
« Monsieur Gilbert Carruche, auteur des *Glorieuses*. »
(Hamilcar a toujours ce style très direct.)
Monsieur, je suis venue avec tout mon respect.
Les huit pièces sont là. Je sais qu'en bon confrère
Je sais que... vous savez ce qu'il faudra leur faire :
Les achever d'abord, les mettre au goût du jour ;
Puis leur donner la vie, à chacune son tour.
Hamilcar ajouta que pour le pourcentage
Nous verrions vous et moi les taux de ce partage.

(*On sonne.*)

CARRUCHE

Madame on a sonné, vous ne m'en voudrez pas...
J'avais un rendez-vous...

MADAME BALUZAT

Oh ! J'ai connu cela !
Lendemains de succès ! Le défilé commence
Il faut se fabriquer un barrage d'urgence !
A votre avis il vous faudra combien de temps ?

CARRUCHE

Pourquoi donc ?

MADAME BALUZAT

Pour les lire.

CARRUCHE

Ah !... Je suis hésitant...

MADAME BALUZAT

En ce moment bien sûr ! C'est très compréhensible !

CARRUCHE

J'ai peur d'être longtemps assez peu disponible...

(*N'y tenant plus.*)

Vous permettez ?

(*Il ouvre la porte et disparaît deux secondes. On le voit revenir moins nerveux.*)

Oui... Nous disions... Il vaudrait mieux...
Je crois qu'il est peut-être imprudent, hasardeux
De me laisser ces manuscrits...

MADAME BALUZAT

J'ai confiance !

CARRUCHE

Mais on ne sais jamais... Qu'un jour, en mon absence,
Une inondation, un incendie...

MADAME BALUZAT

Alors
Il serait bien mesquin de vous en faire tort !

CARRUCHE

Mais suis-je désigné ? Vous me voyez perplexe...

MADAME BALUZAT

« Désigné » ? Par l'auteur ! N'ayez aucun complexe !

CARRUCHE

Mais si quelqu'accident...

MADAME BALUZAT

J'ai les doubles chez moi.

CARRUCHE

Très franchement, Madame, avant cinq ou six mois...

MADAME BALUZAT

Six mois ? Parfait ! Sitôt qu'une œuvre sera prête
(Mon mari me dira d'ailleurs où vous en êtes !)
Je reviendrai vous voir.

(*Entre Yvonne.*)

YVONNE

Madame, excusez-moi.
Gilbert, je suis pressée et j'ai besoin de toi.

MADAME BALUZAT

Je m'en allais, Madame, emportant « ma promesse » ;
Monsieur Carruche va travailler à ces pièces
D'Hamilcar Baluzat.

YVONNE, *après un regard à Carruche, lequel lève les yeux au ciel*

De qui ?

MADAME BALUZAT

De mon mari.

YVONNE

Le mien, Madame, a ses travaux ; il est très pris.
Il n'a jusqu'à ce jour jamais cru nécessaire
Ni de collaborer, ni surtout de refaire
Une pièce qu'un autre a ratée. Est-ce un tort ?
C'est en tout cas un droit auquel il tient encor.
Dites à votre époux qu'il reprenne sa plume...

MADAME BALUZAT

Mais, Madame, il est mort ! C'est son œuvre posthume !

YVONNE

Alors conservons-lui le respect qu'on lui doit.
Et remportez ces manuscrits, quoi qu'il en soit.

MADAME BALUZAT

Mais vous n'oserez pas...

YVONNE, *la poussant vers la porte*

Si j'oserai ! — La preuve ! —

MADAME BALUZAT, *terrible*

Madame ! Vous verrez vous, quand vous serez veuve !

(*Elles sortent. Yvonne revient.*)

CARRUCHE

Une folle à lier.

YVONNE

C'est ta faute ! Pourquoi
Lui permets-tu d'entrer aussi ? Tant pis pour toi !
On ne se laisse envahir de la sorte !

CARRUCHE

Je ne la connais pas !

YVONNE

Raison de plus : la porte !
Je t'entendais répondre et chercher des « raisons » !
L'eau dans l'appartement, le feu à la maison...
J'ai senti qu'il fallait que je t'en débarrasse.
Elle allait te laisser toute sa paperasse
Par-dessus le marché ! Crois que dorénavant
Ces folles-là, tu n'en verras plus très souvent ;
Je me charge avant tout d'établir un barrage ;
Pour t'atteindre il faudra patience et courage !

CARRUCHE

Mais je refuse !

YVONNE

Quoi ?

CARRUCHE

Je n'ai besoin de rien !
Ni d'un gendarme à mes côtés, ni d'un gardien !
Je ne suis pas quand même un marmot en nourrice !

YVONNE

Cette scène en tout cas était révélatrice.

CARRUCHE

De quoi ?

YVONNE

De ta faiblesse et ta timidité.

CARRUCHE

Laisse-moi donner cours à mon hilarité !

YVONNE

Donne cours, mon ami, donne cours à ton aise
Mais je te défendrai pourtant, ne t'en déplaise.

CARRUCHE

On a sonné tantôt... ?

YVONNE

C'était Pierrot, je crois.

(*Téléphone.*)

Allô !... oui c'est ici. — Oui... Mais oui, c'est bien moi...
Ah ! Bonsoir, chère amie et chère Présidente...
J'écoute... Oui, je vois, toutes très mécontentes...

....

Quoi ? Certainement pas ! Vous trouveriez normal
D'attaquer vos maris vivants dans un journal ?

....

Je ne préfère pas le soufflet et l'injure !
Pourquoi faire un portrait d'une caricature ?
Je me garderai bien de mordre à cet appât
La femme dont il rit, — je ne la connais pas...
— Mais... que le Comité juge de la chose

....

— Eh bien ! qu'il fasse aussi le geste qui s'impose !

....

(*Elle raccroche.*)

J'ai démissionné de mon jury, mon cher.
Pour prendre ton parti, c'est payer assez cher.

CARRUCHE

T'avais-je demandé le moindre sacrifice ?

YVONNE

Ces dames n'ont qu'un but — te porter préjudice,
Je reste à tes côtés : c'est ma place, je crois ?

(*On sonne.*)

(*Yvonne, après avoir comme tout à l'heure regardé vers l'extérieur par la porte entrebâillée.*)

Tu les prends au berceau ?

CARRUCHE

S'il te plaît, laisse-moi.

(*Elle sort. Carruche bondit, ouvre la porte.*)

Ah ! c'est vous, c'est bien vous ! Entrez, chère, entrez [vite !

(*Entre la « fée » de Shakespeare.*)

LA JEUNE FILLE

Bonjour, Monsieur...

CARRUCHE

J'attendais tant votre visite !

(*Il veut fermer la porte, mais elle résiste.*)

Quoi ? Que se passe-t-il ?

(*Paraît un jeune homme.*)

Oh ! mille fois pardon !
Mais je n'avais vu...

LE JEUNE HOMME, *entre*

Je m'excuse...

CARRUCHE

Mais non !

LA JEUNE FILLE

Mon camarade Jean Renaud... Je le présente.

CARRUCHE

Ah ? Enchanté... Bonjour...

(*Le jeune homme s'incline.*)

LA JEUNE FILLE

J'étais impatiente
Monsieur Carruche, de venir et de vous voir...
Merci beaucoup.

CARRUCHE

De quoi ?

LA JEUNE FILLE

Mais... de nous recevoir.
Mon camarade est un excellent comédien.

CARRUCHE

Bravo.

LA JEUNE FILLE

Qui joue à l'Atelier.

CARRUCHE

Ah ! oui ? Très bien !

LA JEUNE FILLE

J'ai dit à Jean, Monsieur, toute la gentillesse
Que vous m'aviez montrée en répétant la pièce
Combien — pour un auteur — vous étiez simple et bon;
C'était mon premier rôle et grâce à vous...

CARRUCHE

Mais non...

LA JEUNE FILLE

Mais si ! C'est grâce à vous — me faisant confiance
D'abord, et plein pour moi toujours de prévenance,
Me donnant des conseils à part — m'encourageant...
Si différent de tous — je l'avais dit à Jean —
C'est grâce à vous, à votre grande gentillesse,
Votre indulgence aussi devant ma maladresse,
Que je dois d'avoir pu jouer ce rôle, enfin...
J'espère pas trop mal...

CARRUCHE

Vous le jouez très bien !

LA JEUNE FILLE

Alors en souvenir de ma première pièce —,
Dont vous êtes l'auteur —, je prends la hardiesse
— C'en est une je crois ! — mais c'est de tout mon [cœur ! —
D'oser solliciter une grande faveur

CARRUCHE

Mon Dieu, mais... demandez !

LA JEUNE FILLE

Je prends tout mon courage.
Je veux vous annoncer d'abord mon mariage...
Et viens vous demander de me faire l'honneur
D'accepter d'être le « témoin » de mon bonheur.

CARRUCHE

Mais... je... D'abord... bravo ! Je... je vous félicite...
Bravo pour tous les deux... Et vous, chère petite,
Je suis... ravi pour vous... Et je suis très touché...
Très touché, oui, vraiment...

LA JEUNE FILLE

Vous n'êtes pas fâché ?

CARRUCHE

Fâché ?

LA JEUNE FILLE

J'en ai rêvé toute cette semaine !
Mais je vous dois, Monsieur, mes débuts à la scène
Et vous avez été pour moi si... paternel !
Vous m'avez fait, vraiment, croire au Père Noël !

CARRUCHE

C'est trop... Nous avons eu tous les deux notre chance !
Vous en avez une de plus en l'occurrence ;
On peut imaginer devant vous ce que c'est
Qu'avoir en même temps l'amour et le succès !...
Eh bien !... C'est entendu, vous avez ma promesse.

LA JEUNE FILLE

Acceptez-vous aussi de venir à la messe ?

PIERROT

J'accepte tout ! Je fais les choses... jusqu'au bout !

LA JEUNE FILLE

Je peux vous embrasser ?

CARRUCHE

Pourquoi pas ? Après tout !

(*Elle l'embrasse.*)

LA JEUNE FILLE

Merci, Monsieur Carruche ! (*A Jean.*) Hein ? J'en ai de [la veine !

JEAN

Tu vas bientôt, je crois, pouvoir jouer « Sans-Gêne » !

LA JEUNE FILLE

Et maintenant, c'est Jean qui voudrait...

CARRUCHE

Quoi, mon Dieu ?

JEAN

Si ce n'était pas trop vous demander, Monsieur

(*Il lui présente un livre.*)

De me dédicacer « Les Sabots de Pégase »...
Si vous vouliez m'écrire une petite phrase...

LA JEUNE FILLE

Nous n'abusons pas trop ?

CARRUCHE

Mais... c'est très naturel...

(*Il écrit.*)

JEAN, *lit ensuite*

« A Jean Renaud... mon gendre heureux. Père Noël. »

LA JEUNE FILLE, *riant*

C'est trop joli !

JEAN

Merci beaucoup.

LA JEUNE FILLE

Ça m'émerveille
Que vous trouviez d'un coup, une phrase pareille !
Tu vois, chéri, tu vois ce que c'est qu'un auteur !
Le mien, il faut le dire, est plus qu'à la hauteur !

CARRUCHE

Voilà !

LA JEUNE FILLE

Chéri, je crois... Il va falloir qu'on laisse
Monsieur Carruche... Et puis je dois jouer la pièce !
Encore un grand merci, Monsieur — merci pour tout !

CARRUCHE

Mais non... Ce n'était rien...

LA JEUNE FILLE

Oh si ! C'était beaucoup !

(*Il sortent.*)

PIERROT

Elle est pas mal dis donc la fille ! C'est ton type ?

CARRUCHE

Je n'ai peut-être pas un type par principe.

PIERROT, *après réflexion*

Y'a pas non plus de quoi aller se foutre à l'eau !
Ils sont acteurs ?

CARRUCHE

Oui, tous les deux.

PIERROT

Des rigolos !

CARRUCHE, *vague*

Rigolos !

CARRUCHE

Ils voulaient te réciter un rôle ?

CARRUCHE

Ils vont se marier !

PIERROT

Alors ça ! C'est pas drôle !

CARRUCHE

C'est peut-être assez drôle aussi..

PIERROT

Se marier ?
Pour entendre toujours l'autre en train de crier ?

(*Voix d'Yvonne appelant très fort.*)

YVONNE

Pierrot !

PIERROT

Tu vois. (*Criant.*) Oui ! Quoi ?

VOIX D'YVONNE

Viens tout de suite !

PIERROT, *dégoûté*

Oh ! Flûte !

(*A son père.*)

On peut jamais causer tranquilles cinq minutes !

(*Il sort, amer.*)

CARRUCHE, *seul*

Eh bien !... Voilà comment Roland perdit son cor !...
Elle était fiancée, à l'envers du décor...
Devant tant de jeunesse on croit avoir la même :
C'est le Père Noël que voit... celle qu'on aime !
Adieu le joli rêve un instant caressé !
La fenêtre est fermée et cet ange... a passé !...

(*Entre Yvonne.*)

YVONNE

Tout seul ?

CARRUCHE

Tu vois.

YVONNE

Elle est charmante !

(*Silence de Carruche.*)

C'est son frère ?

CARRUCHE, *las*

Mêlons-nous, s'il te plaît, chacun de nos affaires.

YVONNE

Pourquoi ? Si je devine une peine, un souci,
Je ne puis ni savoir, ni t'aider ?

CARRUCHE

Non merci.

YVONNE

Je prends assez sur moi pour ma part, il me semble...
Nous pourrions faire un peu de ce chemin ensemble...

CARRUCHE

Mais justement ! Je ne veux pas...

YVONNE

Ne veux pas... Quoi ?
Que je puisse jamais m'intéresser à toi ?
Est-ce trop espérer ? La chose est interdite ?
— Je me sens une dette. Et si je m'en acquitte ?
Si j'aspirais aussi — serait-ce à ce point fou ? —
A notre vie... aimable — à nos rapports... plus doux ?
Je puis avoir aussi moi-même une amertume...
Tu pourrais m'en guérir — du moins, je le présume.
Une femme est sensible avant tout au succès :
Est-ce de quoi vraiment lui faire son procès ?
D'une valeur nouvelle ayant reçu la preuve
N'est-il pas naturel qu'alors elle s'émeuve ?
Je peux faire sans honte un grand mea culpa
Tu prouves ton talent quand je n'y croyais pas :
Je m'incline et suis prête à servir. C'est mon rôle.
(*Sourire de Carruche.*)
Non, je ne trouve pas que cela soit si drôle.
(*On sonne.*)
C'est Bernard ? Je te laisse alors à ton ami.
(*En sortant.*)
Pensez à tout cela, mon très cher ennemi.
(*Elle sort.*)

CARRUCHE, *seul*

Faut-il que soit profond son besoin de « paraître »,
Pour venir, elle, ainsi prier et se soumettre !...
Puis-je même être sûr de sa duplicité ?...
Pour nous laisser rêver à leur sincérité
Comme elles savent bien choisir le bon langage !

MADAME CARRUCHE, *ouvrant la porte*

Entrez.
(*Entre Bernard.*)

BERNARD

Alors ?

CARRUCHE

Tombé du quatrième étage !
En compote ! — Le temps de cet aller-retour !
Les Parques ont filé mon gracieux amour !
Je suis l'idiot complet, le grand, le majuscule !
On ne peut pas rêver d'être plus ridicule
Fiancée, elle arrive, avec son mathurin,
Pour me prier de vouloir être son parrain.

BERNARD

Son parrain ?

CARRUCHE, *se reprenant*

Son « témoin », devant Monsieur le Maire !

BERNARD

Il vaut mieux la trouver rigolotte qu'amère !

CARRUCHE

Mais ce n'est qu'un détail dans ma fresque. J'ai mieux !
Mon divorce certain — est à l'eau ! — Oui, mon vieux !
Tout s'accumule et brusquement se précipite ;
Sophocle au dénouement, lui-même va moins vite !
La vie était à moi tantôt, à ton départ ;
Le pièce est refermé sur le rusé renard...
Yvonne en un clin d'œil a retourné sa veste ;
Le succès l'a conquise... En deux mots : elle reste.
Autrement dit : Je suis, sans vouloir me vanter,
Celui qui vise juste — et qui tire à côté !...
Elle m'a fait soudain un numéro de charme !
— J'ai cru qu'on allait même essuyer une larme !
Mais, sans sourire, on va — tu ne sais pas jusqu'où ?
— Désirer renouer quelques liens... plus doux...
Oui, nous en sommes là. L'amour que j'eus pour elle
Etant mort à jamais, je vais subir son zèle ;
Pour mieux duper les gens quant à ce que tu sais
Elle va se coller à moi dans le succès
En extraire les sucs nourrissant ses caprices —,
Tisser la toile... où sur leur mâle, elles grossissent...
Le pire, le grotesque ! est que probablement
Elle venant à moi — peut-être aussi m'aimant —,
Il se peut qu'un beau soir (elle est fine, la mouche !)
Je réponde au baiser que m'offrira sa bouche !
Elle est belle après tout ! C'est ainsi que le sort
Vous ramène son homme aux bras d'un amour mort.

BERNARD

Tu vas écrire une autre pièce ! C'est ta joie !

CARRUCHE

Mais pour la réussir il me faut une proie !
Encor si je pouvais lui jouer un bon tour !

BERNARD

Tu peux.

CARRUCHE

Quel ?

BERNARD

Le meilleur : te préparer un four !

CARRUCHE

Nom d'un chien ! Cette idée — un four ! — est géniale!

BERNARD

Et j'en ai même une autre assez originale
Si tu veux un vrai four, dont on puisse être fiers !

CARRUCHE

Oui ?

BERNARD

Ta pièce nouvelle...

CARRUCHE

Eh bien ?

BERNARD

Fais-la en vers !

CARRUCHE

Mais bien sûr ! J'oubliais ! Admirable ! Sublime !
Je vais l'écrire en vers : Enguelade unanime !
Et four sans précédent. On en restera là !
Yvonne épousera un autre Castrella !
Viens au théâtre ! Allons ! — Sois sûr que sans [rancune
Je peux sourire encore à ma tendre infortune
Et — certain d'être au fond perdant sur tous les plans
Garder la bonne humeur qui fait plaisir aux gens !...
(*Ils sortent.*)

RIDEAU

"LES GLORIEUSES"...

Avoir écrit quinze pièces en quinze ans et connu treize triomphes, tel est le record que, seul, André Roussin était capable d'établir... jusqu'à sa prochaine comédie. Cette réussite permanente explique pourquoi, mieux que quiconque, André Roussin était qualifié pour parler des Glorieuses. *S'il a choisi les vers pour s'exprimer c'est que depuis* Jean-Baptiste le Mal-Aimé, *au début de sa carrière, il a gardé la nostalgie de Molière et de l'alexandrin... Nostalgie louable et justifiée puisque l'on n'a jamais évoqué autant de chefs-d'œuvre classiques et bien rimés à propos d'une pièce moderne. Mais à quoi servent les précédents « Glorieux » d'autrefois, si le public d'aujourd'hui ne suit pas. Or, le succès des* Glorieuses *n'est plus à démontrer.*
Une fois de plus Roussin fait l'unanimité du public et de la critique.

...ET LA CRITIQUE

PAUL GORDEAUX :

Et son ouvrage en vers enchantera Paris !

Quoi ? pour le Boulevard en mil neuf cent soixante
Faire une comédie où l'alexandrin chante
Sa chanson monotone à l'obsédant ronron ?
Mais c'est se comporter en naïf fanfaron
En insolent qui veut, d'un stylo téméraire,
Faire oublier Racine et Regnard et Molière
Pour n'aboutir peut-être, à force de métier,
Qu'à rappeler, de loin, le pâle Emile Augier !...
Tels étaient nos pensers en venant au théâtre.
Nous en sommes sortis n'ayant rien à débattre :
Roussin, de haute main, a gagné son pari
Et son ouvrage en vers enchantera Paris !

France-Soir

B. POIROT-DELPECH :

On dirait de la prose !

Pour qu'aux plus vieux tours les mains de nouveaux
Il suffit très souvent de changer le trapèze ! [battent,
Qu'au cher André Roussin le rapport ne déplaise :
Mais son recours aux vers n'est qu'un jeu d'acrobate...
Mots usés sur l'amour et ses réveils moroses,
Mots sur tous les cocus de tous les mariages,
Tout ce qui convenait, en bref, dans un autre âge,
Revient encore un coup ; on dirait de la prose !

Le Monde

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Bravo, Roussin, voilà de la bonne comédie !

Bravo, Roussin, voilà de la bonne comédie !

Un bon thème traité d'une main légère ; de bons personnages ; une bonne intrigue, bien menée, sans surcharge ; de bonnes scènes où la détente se produit quand il faut, où l'émotion pousse sa pointe au moment opportun ; un bon dialogue enfin dans un bon style, et ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage ; on sait que l'auteur a accumulé les difficultés et je vous déclare qu'il s'en est joué : il a voulu écrire sa pièce en vers. Pourquoi ? Parce que Molière l'avait fait avant lui bien sûr ! Et pourquoi ne point suivre un si illustre exemple ? Le tout était d'y réussir et que les vers des *Glorieuses* eussent l'aisance de ceux du *Misanthrope*. Eh ! mon Dieu, nous n'avons point à nous plaindre à cet égard. Les vers de Roussin coulent de source, avec aisance. Ces vers-là ont le naturel de la prose, ils obligeraient plutôt l'auteur à une économie qui va dans sa ligne, donnant à sa verve un nerf supplémentaire et du piquant car, la plupart du temps, et particulièrement au premier acte, où la nouveauté de cette ancienne formule joue pour notre étonnement amusé, nous attendons la rime qui fuse comme une drôlerie de plus, en fin de phrase, en fin de couplet, en fin de tirade.

Le Figaro

YVAN AUDOUARD :

Un formidable éclat de lyre :

Le public prend plaisir. C'est un fait. Un plaisir très vif, ininterrompu, sans mélanges. Quoi qu'on dise, rien ne saurait empêcher cette pièce d'aller à la douze centième. Pierre Dux, que Roussin attendit trois ans, fera rire avec elle plus longtemps qu'il ne se fit attendre.

Donc je me sens plus à l'aise pour dire que l'art de plaire de Roussin se confond souvent avec l'art de ne déplaire à qui que ce soit

Que les veuves les plus célèbres et les plus abusives de Paris peuvent venir au Théâtre de la Madeleine et ne pas se douter qu'il s'agit d'elles.

Le Canard Enchaîné

RENÉE SAUREL :

Enfin il y a Pierre Dux :

Les alexandrins filent allègrement. Il y a des tirades à la Rostand, pleines de vigueur et de souffle, des mots drôles, des rimes imprévues, et surtout une très habile complicité avec tout le monde ; et même avec ceux qui sont chargés de juger la pièce et se trouvent désarmés par la bonne humeur de Roussin.

Enfin il y a Pierre Dux. Après avoir attendu pendant plusieurs années que Pierre Dux, heureux captif du succès de *Patate* comme la grande Suzanne Flon le fut jadis de la *Petite Hutte* eût reconquis sa liberté, Roussin lui a confié le rôle de Carruche, et il y est merveilleux de finesse et de drôlerie. Paul Cambo, Jeanne Fusier-Gir, la jeune et charmante Danièle Allégret sont excellents. C'est l'auteur lui-même qui les a dirigés.

L'Information

GABRIEL MARCEL :

Le vers de Molière.

Le soir de la générale la nouvelle pièce d'André Roussin, *Les Glorieuses*, au théâtre de la Madeleine, a été aux nues et ce succès éclatant, un des plus brillants que l'auteur ait remportés, est absolument justifié. Mon sentiment personnel est qu'André Roussin n'avait rien écrit jusqu'à présent qui soit tout à fait de qualité. *Les Œufs de l'Autruche* étaient certes une excellente comédie, mais malgré tout de bien moindre envergure.

Il faut ajouter immédiatement que l'auteur a su éviter les écueils auxquels il semblait devoir se heurter en écrivant une comédie bourgeoise en vers. Avec une aisance surprenante il a retrouvé le vers courant de Molière non pas celui d'*Amphitryon*, bien entendu, mais celui des *Femmes Savantes*, par exemple.

Les Nouvelles Littéraires

MAX FAVALELLI :

Le talent acidulé de Claude Gensac :

Dans un décor de Wakhevitch, dont les trompe-l'œil prolongent ceux de la pièce, évolue une troupe de premier ordre conduite magistralement par Pierre Dux.

L'auteur a patienté pendant trois années afin d'avoir ce dernier pour interprète. Il savait ce qu'il faisait.

Nul ne pouvait mieux que Dux, inoubliable « Alceste » rompu aux disciplines classiques, mettre en valeur la poétique d'André Roussin. Il n'est pas non plus d'acteur plus sobre, plus efficace.

A ses côtés, on applaudira Paul Cambo, Germaine de France, Michèle Persane, l'exquise Danièle Allégret, dont le frais museau éclate entre le visage altier de Béatrice Bretty et les mines sucrées de Jeanne Fusier-Gir. Mais j'ai particulièrement aimé le talent acidulé de Claude Gensac, l'art avec lequel elle tranche les perles du dialogue du fil mince de ses lèvres spirituelles.

Aux Ecoutes

les approches du soir

1 acte

l'auteur **Michel Suffran**

les personnages

Marthe, 36 ans
Thérèse, 28 ans
Antoinette, la bonne, près de 70 ans.

durée : 30 minutes

décor

Une pièce de dimensions modestes dans une maison de la campagne landaise. L'on a visiblement accumulé entre ces murs à la tapisserie fanée et, par endroits, décollée par l'humidité un mobilier assez disparate et vieillot.

A droite, une porte vers le couloir et la cuisine.

A gauche, une cheminée de marbre noir. Au-dessus de la cheminée, un haut miroir taché d'ombres. Sur une commode, un petit poste de radio.

Au fond, une fenêtre donnant sur un parc crépusculaire et pluvieux laisse entrevoir la sihouette de quelques pins à travers des rideaux aux broderies désuètes.

> « *O pins vous m'effrayez*
> *Votre vie n'est pas mienne*
> *Je ne veux pas me souvenir,..* »
> GABRIELA MISTRAL.

Marthe est assise sur une chaise basse près de la cheminée où vivent encore les dernières braises d'une « flambée » de sarments. Elle brode un napperon. C'est une jeune femme d'environ trente-six ans, au visage régulier, mais avec quelque chose à la fois de durci et d'inquiet sur ses traits, qui la vieillit. Elle est vêtue très strictement d'un tricot et d'une jupe de couleur sombre.
Auprès d'elle sur une table basse, une lampe, éteinte pour l'instant. Devant la lampe est posé un portrait photographique dans un cadre. La pénombre empêche de distinguer le visage sur le portrait. Un peu plus loin, un plateau, une tasse et une théière.
La radio bourdonne vaguement une musique de jazz, très assourdie.
Brusquement, une pendule se met à sonner cinq petits coups grêles et précipités.
Marthe interrompt un instant son ouvrage, passe machinalement la main sur son front.
Entre Antoinette, la servante. C'est une femme âgée, petite, à l'œil vif. Elle regarde Marthe en silence, quelques secondes, les lèvres un peu pincées en hochant légèrement la tête.

ANTOINETTE, *immobile, très doucement.* Mademoiselle !... (*Un ton au-dessus.*) Mademoiselle Marthe !

MARTHE, *tressaillant légèrement.* Qu'est-ce... ? Ah ! c'est vous, Antoinette !

ANTOINETTE, *elle parle avec la familiarité grondeuse des vieilles bonnes de province.* Eh ! qui voulez-vous donc que ce soit ? Vous attendiez de la visite par hasard ?

MARTHE, *elle a repris son ouvrage.* Moi ? Oh ! mon Dieu non.

ANTOINETTE, *elle trottine çà et là, affairée en d'incompréhensibles besognes.* Ah ! Ah ! Alors vous rêviez.

MARTHE. Et à quoi, je vous le demande ?

ANTOINETTE. Ah çà... si vous vous ne le savez pas !... (*Elle regarde le poste avec hostilité.*) Dites, ça vous intéresse beaucoup cette musique de sauvages ?

MARTHE. Non, non. Vous pouvez éteindre. Je n'écoutais même pas.

ANTOINETTE, *elle éteint net la radio.* Vous devriez éviter de travailler toujours dans le noir. Vous allez finir par vous abîmer les yeux, c'est fatal. (*Elle se dirige vers la fenêtre.*)

MARTHE, *vivement.* Non, Antoinette, n'ouvrez pas la fenêtre ! S'il vous plaît !

ANTOINETTE. Naturellement. On dirait que la lumière vous faisait peur. Laissez-moi au moins tirer les rideaux. C'est un véritable caveau ici.

MARTHE, *avec une impatience contenue.* Eh bien, comme vous voudrez !

ANTOINETTE, *qui vient de tirer les rideaux et regarde au dehors, à travers les vitres.* L'automne déjà. Bientôt les chemins seront des ruisseaux de boue... (*Elle frissonne un peu, s'écarte de la fenêtre.*) Bah ! N'y pensons pas. Vous avez entendu l'orage, cette nuit ? Quand je vous dis que le temps est détraqué. Ah ! tant que j'y songe. J'ai fait rappeler à Sylvestre de venir sans plus attendre pour abattre le grand pin, à l'entrée de l'allée. Sinon, un de ces quatre matins, le vent s'en chargera, lui, et sans crier gare...
(*Elle s'est approchée de Marthe qui, depuis quelques secondes, a levé les yeux de son ouvrage et, manifestement, n'écoute plus, le regard en même temps fixe et perdu.*)

Eh bien, Mademoiselle Marthe !

MARTHE, *sur un ton d'enfant prise en défaut.* Oui. Mais je vous écoute, Antoinette.

ANTOINETTE. Ça, j'en mettrais ma main au feu. (*Un temps. Elle observe Marthe.*) Vous savez, je vous trouve bizarre, ce soir. Dites. Vous ne vous sentez pas fatiguée, au moins ?

MARTHE. Mais non. Quelle idée !... J'ai la tête un peu lourde, voilà tout.

ANTOINETTE. Ça vous étonne ? Toujours cloîtrée. Vous devriez tout de même vous décider à sortir un peu.

MARTHE. Seigneur. Pour aller où ?

ANTOINETTE. Où ? Je ne sais pas, moi. Jusqu'au village, par exemple. C'est une promenade comme une autre après tout. Voyez. La pluie a cessé maintenant. Tenez, allez donc rendre sa visite à Mme Peyrohade. Je l'ai rencontrée justement ce matin en faisant les courses et...

MARTHE, *attentive soudain.* Ecoutez !

ANTOINETTE. Qu'est-ce que c'est ?

(*Marthe, sans répondre, fait un petit signe de la main, pour imposer silence. Un temps. Elles écoutent. Le vent au dehors. Antoinette hausse légèrement les épaules avec une moue des lèvres.*)

MARTHE, *lentement.* Non. Rien. C'est bizarre. Il m'avait pourtant semblé... entendre une auto s'arrêter, là-bas... au bout de l'allée.

ANTOINETTE. Et qui pourrait venir jusqu'ici, je vous le demande ?

MARTHE, *elle a repris son travail.* Oh ! personne bien sûr. J'ai dû me tromper.

ANTOINETTE. Alors vous ne sortez pas, c'est dit ?

MARTHE, *avec lassitude.* Peut-être tout à l'heure.

ANTOINETTE, *péremptoire.* Tout à l'heure il fera nuit.

MARTHE. Eh bien alors, demain. Je vous promets... Ce soir je n'ai pas envie.

ANTOINETTE. Parfait. Et si ce n'est pas demain, ce sera à Pâques ou à la Trinité.

MARTHE, *souriant avec contrainte.* Allons, Antoinette, faites la grosse voix.

ANTOINETTE, *se penchant vers la table où est posé le plateau.* Et bien entendu vous n'avez pas touché à votre thé... Oh ! moi, je préfère vous prévenir tout de suite ! La prochaine fois que j'écrirai à Mme Denicet, je lui dirai que vous n'êtes pas raisonnable et que vous refusez de m'écouter.

MARTHE, *un peu exaspérée.* Figurez-vous que je ne suis plus une petite fille.

ANTOINETTE. Ça, je n'en sais rien. Par moments, on pourrait se le demander.

(*Marthe détourne la tête, avec agacement. Brusquement, son visage, de nouveau, se fige dans l'attente.*)

MARTHE, *à mi-voix.* Antoinette...

ANTOINETTE, *qui range la tasse et la théière sur le plateau.* Mais qu'est-ce qu'il y a encore ?

MARTHE. Cette fois, on a frappé. J'en suis sûre .

ANTOINETTE. Là. Voyez dans quel état sont vos nerfs. Le moindre bruit...

MARTHE, *se levant brusquement.* Dites tout de suite que je suis folle. Je vous répète qu'on a frappé à la porte du perron. (*Elle cherche à voir à travers les vitres.*) Bien sûr on ne peut rien voir depuis ici, mais... (*Deux coups, assez distincts, à l'extérieur.*) Tenez ! Maintenant vous ne direz plus...

ANTOINETTE, *qui achève de ranger le plateau.* Eh bien ! En admettant. Est-ce une raison pour vous mettre dans des états pareils ? C'est la bonne des Saint-Clair qui vient bavarder avec moi un instant. Tout simplement.

MARTHE, *crie presque.* Mais non ! Vous savez bien qu'elle passe toujours par la cuisine. Oh ! écoutez, laissez donc tout cela ou alors je vais ouvrir moi-même.

ANTOINETTE, *sort en bougonnant, emportant le plateau.* Bon ! Bon ! Voilà, j'y vais. Dieu du ciel ! Ils ont bien une minute, tout de même, ces gens-là... (*Marthe est restée seule, debout, au centre de la pièce. Elle regarde autour d'elle, désemparée. Puis porte les mains à ses tempes et murmure à mi-voix.*)

MARTHE, *pour elle-même.* Allons, allons, je deviens folle, moi... Mais enfin qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai ?

(*Elle appuie son front contre la vitre et écoute intensément. On entend, dans le couloir, de l'autre côté de la porte, la voix d'Antoinette à laquelle répond une autre voix, une voix de femme. Les paroles restent incompréhensibles.*

(Marthe fait un pas ou deux vers la porte, comme fascinée. Puis se détourne et, de façon imprévisible, se dirige vers le poste de radio, l'ouvre. Au bout de quelques secondes une musique de danse, syncopée, s'élève. On entend toujours les voix alternées, dans l'autre pièce. Marthe amplifie l'intensité de la musique, comme si elle voulait recouvrir le double murmure. La radio joue maintenant très fort. Marthe ne semble pas s'en soucier, ni même l'entendre. Elle regarde dans la glace au-dessus de la cheminée, le dos tourné à la porte. (C'est dans cette glace qu'elle voit, derrière elle, Antoinette entrer dans la pièce. Elle coupe net la radio. Un silence. Sans se retourner, avec effort.) Qu'est-ce que c'était ?

ANTOINETTE. Une dame.

MARTHE, *même jeu.* Une dame ? Quelqu'un du village alors ?

ANTOINETTE. Ma foi non. Je ne l'avais jamais vue. (*Elle avance vers Marthe un carré de bristol dans sa main tendue.*) D'ailleurs tenez, voilà sa carte. (*Marthe s'approche de la fenêtre pour lire.*) Je n'ai pas très bien compris tout ce qu'elle m'a raconté. Je crois qu'elle aurait habité ici, dans le temps et qu'étant aujourd'hui de passage, l'envie l'a prise de revoir le parc, la maison.

MARTHE, *elle vient de lire le nom sur la carte. Elle a fermé un instant les yeux. Sa voix est sans timbre.* Vraiment... Et que lui avez-vous répondu ?

ANTOINETTE. Que M. et Mme Denicet étaient repartis, mais que j'allais en parler à Mademoiselle.

MARTHE. Très bien. Cette dame est toujours là ?

ANTOINETTE. Oui, bien sûr. Elle attend dans le couloir. (*Un temps.*)

MARTHE, *toujours de sa voix neutre, mécanique.* Comment est-elle ?

ANTOINETTE, *répète sans comprendre.* Comment...

MARTHE. Oui... Grande, petite, jeune ?...

ANTOINETTE. Oh ! plutôt grande. De votre taille à peu près. Et jeune aussi. Dans les vingt-sept, vingt-huit ans. L'air un peu... comment dire... un peu inquiet.

MARTHE, *avec un demi-sourire.* Oui, je sais...

ANTOINETTE, *avec un peu de surprise.* Vous savez ?

MARTHE, *son sourire s'efface.* Enfin, j'imagine... (*Brusquement, elle déchire la carte en petits morceaux qu'elle garde dans sa main. En l'espace d'un instant, elle a changé de voix et, dirait-on, de visage.*) Bien. Vous allez répondre à cette dame que la maison n'étant ni à louer, ni à vendre, ni classée monument historique, il m'est impossible de donner suite à sa demande.

ANTOINETTE, *plutôt suffoquée.* Je ne lui dirai sûrement pas comme ça... D'ailleurs, sans vouloir vous influencer, je pense que Mme Denicet aurait donné l'autorisation...

MARTHE. Priez donc cette personne de revenir lorsque Mme Denicet sera là ! (*Antoinette la regarde d'un œil aigu. Marthe se détourne et joue avec un bibelot, sur la cheminée.*) Elle comprendra très

bien, qu'en l'absence des propriétaires, je ne peux me permettre d'introduire n'importe qui dans une maison dont j'ai la garde...

ANTOINETTE. Mais cette dame va être très déçue...

MARTHE, *à mi-voix.* Rassurez-vous, elle se consolera vite.

ANTOINETTE. Enfin, Mademoiselle, je ne vois vraiment pas...

MARTHE, *pose le bibelot et se retourne vivement.* Oui, eh bien, si vous ne voyez pas, faites ce que je vous dis, un point c'est tout...

ANTOINETTE, *sursaute, toise une seconde Marthe d'un œil glacial, puis murmure.* Parfait. Comme Mademoiselle voudra. (*Elle sort avec raideur.*)

(*Marthe est restée immobile, à la même place. Presque aussitôt, l'expression résolue de son visage s'efface. Elle écoute, tendue, frottant machinalement ses mains l'une contre l'autre.*

(*Le bruit des voix a repris dans la salle proche, d'abord indistinct, puis de plus en plus net à mesure que le ton de la conversation s'élève. On devine la voix de la visiteuse.*)

VOIX DE LA VISITEUSE. Mais enfin, ce n'est pas croyable... Lui avez-vous bien expliqué ?

VOIX D'ANTOINETTE. N'insistez pas, Madame. Mademoiselle est désolée, mais c'est tout à fait impossible. Madame !... mais voyons, Madame !

VOIX DE LA VISITEUSE. Laissez-moi donc voir cette demoiselle, je suis sûre qu'elle me comprendra.

VOIX D'ANTOINETTE. Vous n'y pensez pas !

VOIX DE LA VISITEUSE. Est-ce dans cette chambre ?

(*Un sourire apparaît sur les lèvres de Marthe, un étrange sourire sans joie, comme involontaire, qui la trahira plusieurs fois au cours des scènes qui vont suivre. Elle va vivement prendre place sur la chaise, auprès du feu, jette dans les cendres les débris de la carte, puis reprend son ouvrage.*)

VOIX D'ANTOINETTE, *toute proche.* Madame, je vous en prie ! Puisque je vous dis que c'est inutile ! Oh çà, par exemple !

(*Entre Antoinette, affolée, précédant de peu la visiteuse qui s'arrête sur le seuil.*)

ANTOINETTE. Mademoiselle, je n'ai pas pu empêcher...

MARTHE, *qui n'a pas levé les yeux de son ouvrage.* Ce n'est rien. Laissez-nous, Antoinette.

(*Antoinette sort en grommelant. Marthe continue à broder, le visage un peu détourné, sans s'occuper de Thérèse, la visiteuse.*

(*Celle-ci est restée immobile, dans l'encadrement de la porte, un peu décontenancée. Elle a un visage jeune et agréable, une silhouette mince. Elle est vêtue d'un imperméable clair. Silence quelques secondes.*)

THÉRÈSE. Mademoiselle... (*Silence.*) Je ne sais comment vous allez me juger... (*Silence. Elle se mord la lèvre.*) Ecoutez, croyez bien que je suis confuse de forcer ainsi votre porte... (*Avec un emportement enfantin soudain.*) Seulement cette brave femme ne comprenait rien à rien... Je suis sûre qu'elle vous a très mal expliqué. Alors je me suis dit que, si je pouvais vous parler, je n'aurais aucune peine à vous convaincre. (*Un temps.*) Oh ! je vous supplie de ne pas me renvoyer avant de m'avoir écoutée un instant. Tenez, je ne vous demande que quelques secondes. Ensuite, je vous jure que je partirai si vous le désirez toujours. (*Un temps. Marthe est restée immobile, inclinée sur son ouvrage.*) Vous le voulez bien, n'est-ce pas... ? Oh ! merci ! (*Un temps. Elle fait quelques pas dans la pièce, assez détendue, les mains dans les poches de son imperméable, regarde les gravures au mur.*) Je dois vous dire que j'ai habité ici, autrefois. Oh ! il y a une éternité...

MARTHE, *qui, depuis quelques instants, a levé les yeux de son ouvrage, comme malgré elle.* Huit ans...

THÉRÈSE, *se tourne vivement vers elle, et la considère avec attention.* En effet, mais... comment savez-vous ? (*Un temps.*) Ah ! on vous aura raconté, bien sûr. Dans ces petits trous... C'est vrai il y aura huit ans cet hiver que la maison a été vendue. Huit ans... (*Un temps. Avec un peu d'affectation.*) Si je vous disais qu'avant de franchir cette porte j'imaginais Dieu sait quoi. Des tas de choses absurdes. Par exemple, que rien ne demeurait de tout ce que j'avais connu, aimé... Je vous avouerai même que, tout à l'heure, en descendant de voiture devant l'allée, j'ai éprouvé une sorte de... (*Elle sourit.*) Eh bien oui, une sorte de panique... Je crois bien que je serais repartie en courant si je n'avais fait cet effort sur moi-même. Je dois vous paraître stupide... Et puis, au bout de quelques pas j'ai aperçu la façade, entre les pins. Oh ! vous dire ce que j'ai ressenti... Dans un clin d'œil, toutes les années étaient effacées, je remontais l'allée comme autrefois, lorsque j'étais jeune fille, j'entendais le vent dans les branches des pins, je me disais qu'il était tard, qu'il me fallait rentrer, que la nuit allait venir... (*Elle secoue la tête.*) Alors, vous comprenez quand cette vieille bonne femme a prétendu m'interdire... (*Elle s'interrompt brusquement.*) Oh ! pardon... Je suis très maladroite... Mais vous ne pouvez pas savoir... Retrouver intacte chaque chose après tout ce temps écoulé... Parce que rien n'est changé ici, vous savez.

MARTHE. Rien, vous croyez ?

THÉRÈSE, *la regarde de nouveau.* Non... Enfin, presque rien.

MARTHE. Je vois.

(*Un temps.*)

THÉRÈSE, *sans cesser de regarder Marthe.* Excusez-moi. Je suis ridicule. Je parle, je parle et finalement je me rends compte que je ne me suis même pas présentée...

MARTHE, *elle s'est levée brusquement et tourne enfin son visage vers la visiteuse, dans la lumière qui vient de la fenêtre.*) C'est inutile, Thérèse.

THÉRÈSE. Mais...

(*Un long silence. Marthe et Thérèse restent face à face, sans un mot. Le vent souffle au dehors. D'une voix sourde.*)

Marthe... Est-ce toi ?

MARTHE. C'est moi, Thérèse.

THÉRÈSE. C'est impossible...

MARTHE. Très possible, au contraire.

(*Thérèse secoue machinalement la tête sans cesser de fixer Marthe avec une sorte de stupeur encore incrédule. Marthe sourit à demi.*)

Ai-je donc tellement changé ?

THÉRÈSE. Tu as le même regard...

MARTHE. C'est bien ce que l'on dit, n'est-ce pas, aux femmes qui ont vieilli ?

THÉRÈSE. Marthe... Il y a si longtemps.

MARTHE. Mais non. Huit ans à peine. Ce n'est rien, ou si peu. Tu l'as dit toi-même.

THÉRÈSE. Je ne savais pas. Pardon...

MARTHE. Pourquoi, pardon ?

THÉRÈSE. C'est bizarre, mais je te croyais... (*Elle s'interrompt.*)

MARTHE, *souriant.* Morte ?

THÉRÈSE, *vivement.* Voyons, Marthe !

MARTHE. Je plaisantais, bien sûr. Où me croyais-tu donc ?

THÉRÈSE. Je ne sais trop. Bien loin d'ici, en tout cas.

MARTHE, *son sourire s'efface ; elle s'écarte de quelques pas, vers la fenêtre. Thérèse ne la quitte pas des yeux.* Je suis allée plus loin que tu n'imagines, Thérèse. Et puis, en fin de compte, je suis revenue.

THÉRÈSE. Alors, tu es... Tu vis ici ?

MARTHE, *de la fenêtre.* Tu vois.

THÉRÈSE. Je veux dire... Tout le temps, toute l'année ?

MARTHE. Hum ! hum !... (*Elle se retourne vers Thérèse. D'un ton enjoué.*) Assieds-toi donc, tu vas finir par me donner le vertige...

THÉRÈSE, *s'assied au bord d'un fauteuil. Elle reprend ses esprits.* Merci. Mais pas très longtemps alors. Marc doit revenir me prendre dans une vingtaine de minutes, à la grille.

MARTHE. Marc ?

THÉRÈSE. Mais oui, voyons. Mon mari... Comment ? Tu ne savais pas ?...

MARTHE. Si, si. Bien sûr. J'avais entendu dire. (*Elle est revenue s'asseoir sur la chaise, face à Thérèse. Un silence. Elle rejette la tête en arrière et regarde Thérèse, les yeux mi-clos avec son léger sourire. Elle murmure.*) Et voilà... voilà...

THÉRÈSE. Alors tu vis ici. Ça me paraît tellement extraordinaire... Et vraiment, tu ne t'ennuies pas, d'un bout de l'année à l'autre, toujours seule ?...

MARTHE. Je ne suis pas seule.

THÉRÈSE. Enfin, tu ne vas pas me dire que cette vieille bonne femme est une compagnie pour toi ?

MARTHE. Rassure-toi. J'ai autre chose...

THÉRÈSE. Ah ! Quelqu'un... Pardonne-moi...

MARTHE. Pas exactement quelqu'un. (*Thérèse la regarde interrogativement.*) Eh bien, tu vas sourire... Disons que j'ai entrepris une collection.

THÉRÈSE, *un peu méprisante.* Ah ! bien...

MARTHE. Une collection un peu particulière... Mes souvenirs. (*Elle lève les yeux vers Thérèse.*) Ce sont aussi un peu les tiens, tu sais... Tu permets... (*Elle se penche et allume la lampe sur la table basse entre elles deux. La lumière éclaire brusquement le portrait photographique posé sur la table. C'est le visage un peu flou (agrandissement) d'un homme jeune, souriant.*

(*Marthe reprend son travail sans cesser d'observer Thérèse, à la dérobée.*

(*Celle-ci a tout de suite aperçu la photo. Elle a un haut-le-corps vite réprimé et détourne les yeux Mais au cours des répliques suivantes, comme irrésistiblement attiré, son regard viendra, à maintes reprises, se poser sur le portrait. Un silence.*) Il fait très vite sombre ici, tu ne trouves pas ? Les arbres obscurcissent cette fenêtre, c'est incroyable. Il faudra sans doute couper quelques branches, ces mois prochains.

THÉRÈSE. Marthe...

MARTHE. Oui ?

THÉRÈSE, *profondément.* Que fais-tu ici ?

MARTHE, *la regarde.* Ce... que je fais ?

THÉRÈSE, *reculant devant la réponse.* Oui, enfin... quelle est ta fonction, ton emploi ?

MARTHE. Ah ! bien... Comment t'expliquer ? Je suis... une sorte d'intendante, tu vois. Les gens qui ont acheté la propriété habitent Bordeaux. Ils ne viennent ici que pour les grandes vacances, avec les enfants. Alors, le reste du temps, je tiens la maison en ordre, je surveille... C'est une sécurité pour eux. Je suis quelqu'un de confiance, tu sais. Et puis je ne suis pas tellement exigeante. Je n'ai conservé que cette chambre-ci. Tu te souviens, c'était celle de ta mère, les derniers temps. Tu la trouvais cafardeuse en diable et pourtant tu n'es jamais parvenue à l'en déraciner. Il faut croire qu'il y a un charme... (*Elle sourit.*)

THÉRÈSE. Marthe, voyons, c'est impossible... Et tu peux te satisfaire de cette vie, toi ? Toi ?

MARTHE. Et pourquoi non ? J'ai l'habitude des seconds rôles.

THÉRÈSE. Je ne te comprends pas...

MARTHE, *sans ironie.* Je le pense, en effet.

THÉRÈSE. Mais enfin, ma petite Marthe, tu n'as que trente-cinq ans !

MARTHE. Tt. Tt ! Trente-six.

THÉRÈSE. Voyons, voyons... Tu n'as tout de même pas l'intention de t'enterrer dans ce bled pour le restant de tes jours ?

MARTHE, *brièvement.* Parlons de toi, veux-tu ?

THÉRÈSE, *avec quelque réticence.* Oh ! moi, tu sais...

MARTHE. Non, précisément. Je ne sais pas. Tu vis toujours à Paris ?

THÉRÈSE, *vaguement.* Oui, oui... Enfin, pas exactement à Paris. A Senlis. Mon mari est directeur régional d'une entreprise de construction. C'est un petit sacrifice pour moi, mais il valait mieux pour sa situation, tu comprends... A Paris, fatalement, il aurait fallu végéter des années encore...

MARTHE. Je vois. Dis-moi... Tu as des enfants ?

THÉRÈSE, *son visage s'éclaire.* Deux. Un garçon. Jean-Marc, qui a cinq ans et une petite Sylvie qui est encore un bébé... Mais voyons, je ne t'avais pas annoncé ?...

MARTHE. N-non. Je ne pense pas... Oh ! tu sais ce que ç'est... On se perd de vue très vite. La vie... Je suis contente pour toi. Vrai.

THÉRÈSE. Tu es gentille. (*Un temps. Elle regarde le portrait. Puis s'apercevant que Marthe l'observe, détourne les yeux et parle très vite.*) Tout de même, si l'on m'avait annoncé que ce soir on se retrouverait l'une en face de l'autre, comme autrefois, dans cette vieille maison. Dis ? Tu te souviens ? Nous étions inséparables. On nous appelait les cousines siamoises. Tiens, c'était le fils Guillaumin qui avait trouvé ça. Quel idiot, ce type ! A propos, qu'est-il devenu ?

MARTHE. Ça, je ne sais trop. Marié sans doute... Je vis en ermite tu sais. Je ne vois pratiquement personne, je ne sors presque jamais.

(*Un temps. Thérèse se balance un peu sur sa chaise. Elle regarde autour d'elle avec une moue un peu ennuyée. Elle voit l'ouvrage sur lequel est penchée Marthe.*)

THÉRÈSE. Que fais-tu de beau ? Un napperon ?

MARTHE. Oh ! rien. Je passe le temps. (*Elle tend la main vers une petite sonnette posée sur la table.*) Tu prendras bien un peu de thé ?

THÉRÈSE, *posant d'un geste vif sa main sur celle de Marthe.* Non, non. Merci, vraiment, je t'assure. (*Leurs deux mains se sont rejointes devant le portrait. Marthe regarde Thérèse qui retire sa main et se lève.*) D'ailleurs Marc va bientôt être là. (*Elle consulte furtivement son bracelet-montre.*) Figure-toi que nous revenons de passer quelques jours en Espagne... C'est moi qui lui ai demandé de faire ce crochet. J'ai eu brusquement le mal du pays. Comme ça. C'est drôle, n'est-ce pas ?

MARTHE. Très... J'espère que je n'ai pas trop gâché ton plaisir.

THÉRÈSE. Oh ! Pourquoi es-tu bête ! J'ai été très heureuse de te revoir. Tu me crois, j'espère ? Et puis, tu sais, nous n'allons pas en rester là. Il faudra s'écrire maintenant. Promis ? Tu « montes » bien à Paris de temps à autre tout de même ? Notre maison n'est pas immense, mais...

MARTHE. Je te remercie, mais, je te l'ai dit, je ne bouge presque jamais d'ici. Je m'enlise, ma fille. A peine un voyage à Bordeaux une fois ou deux par an. C'est tout. (*Brusquement.*) Tu regardes cette photo de Bernard ?

THÉRÈSE, *elle tressaille un peu.* Oui, je... C'est curieux, je ne la connaissais pas.

MARTHE, *elle prend la photo, sur la table et la lui place entre les mains. Elle parle avec un enjouement forcé, qui sonne faux.* Mais si, voyons. Seulement c'est un agrandissement, c'est pour ça...

Cette photo, c'est toi-même qui l'avais prise au fond du jardin, ce fameux été, il y a huit ans.

THÉRÈSE, *comme fascinée, la photo entre les mains.* Tu crois ?

MARTHE. Mais j'en suis tout à fait sûre. C'est même la dernière photo qui a été faite de lui.

THÉRÈSE, *regardant Marthe.* La dernière ?

MARTHE, *toujours assise, sans élever la voix.* Oui. Souviens-toi. C'était en juillet. Et... il s'est tué en octobre. Le dix-sept.

(*Un silence. Thérèse est devenue très pâle. Le cadre s'échappe de ses mains et tombe à terre. La vitre se brise.*)

THÉRÈSE, *d'une voix blanche.* Qu'as-tu dit ?

MARTHE, *s'est agenouillée et ramasse les débris de verre.* Allons. Ce n'est pas grave. C'est seulement le verre qui est brisé.

THÉRÈSE, *violemment soudain.* Marthe ! Qu'as-tu dit ? (*Marthe relève la tête vers elle.*) Là. A l'instant. Répète.

MARTHE, *se relève, le cadre brisé entre ses mains.* Je ne comprends pas très bien.

THÉRÈSE. Pourquoi as-tu dit que Bernard s'était tué ?

MARTHE, *avec une surprise simulée ou sincère.* Comment, pourquoi ? Mais enfin, parce que c'est vrai, Thérèse. Voyons... tu dois bien te souvenir.

THÉRÈSE. Non ! C'était un accident ! Pourquoi revenir là-dessus ?

MARTHE, *repose le portrait sur la table. De nouveau, le sourire joue furtivement sur ses lèvres.* Mais bien sûr. Qui prétend le contraire ? Il *s'est tué*... accidentellement... C'est ce que je voulais dire. Qu'avais-tu donc compris ?

THÉRÈSE, *d'une voix plus calme.* Rien, rien... Excuse-moi pour la photo. Je suis affreusement maladroite...

MARTHE. Laisse. C'est sans importance.

(*Un silence.*)

THÉRÈSE. Tout de même, Marthe, comme tu parles froidement de tout cela. Moi, rien que d'y penser, j'en suis encore toute bouleversée... (*Léger sourire de Marthe, que Thérèse ne voit pas.*) Je vais te dire, Marthe. Je me suis toujours demandé si, au fond, tu lui avais été tellement attachée. Tu étais si... distante avec lui. Si froide. Je pense qu'il en souffrait.

MARTHE. Crois-tu ? Il est vrai que tu es admirablement placée pour le savoir.

(*Un temps. Thérèse regarde Marthe avec fixité. Marthe aperçoit ce regard posé sur elle.*)

Eh bien, ma chérie... Qu'as-tu donc ? Thérèse !

(*Elle pose sa main sur le bras de Thérèse. Celle-ci se dégage brusquement.*)

THÉRÈSE. Laisse-moi...

MARTHE, *interdite.* Mais enfin qu'ai-je pu dire pour te blesser ?

THÉRÈSE, *sourdement.* Ecoute-moi, Marthe. Ecoute-moi bien. Depuis que je suis entrée ici, j'ai l'impression, non, la certitude, que tu cherches à me faire comprendre quelque chose, je ne sais quoi. Mais il se trouve que j'en ai maintenant assez de tes petites insinuations, tu saisis ?

MARTHE, *froidement.* Calme-toi. Tu rêves, ma petite.

THÉRÈSE, *secoue la tête avec impatience.* Finissons-en. Il ne me reste plus tellement de temps maintenant. Alors je vais te prier de me dire, sans détours, ce que tu as sur le cœur. (*Un temps. Plus doucement.*) C'est au sujet de Bernard, n'est-ce pas ?

(*Un assez long silence. Marthe reste immobile, la tête inclinée en avant.*)

MARTHE, *elle relève la tête.* Eh bien oui. C'est « au sujet de Bernard », comme tu dis.

(*Un temps.*)

THÉRÈSE. Parle. Je t'écoute.

MARTHE. Oui. Tu m'écoutes. Et maintenant je sais que tu vas m'écouter jusqu'au bout... (*Un temps. Elle se détourne et, pendant les paroles qui suivent, évite de rencontrer le regard de Thérèse. Peu à peu sa voix s'exalte.*) Je t'attendais, Thérèse. Je savais que tu viendrais, que tu finirais bien par venir, tôt ou tard. Oh ! j'avais le temps, tout le temps. Toute la vie devant moi. Et comme je l'espérais ce moment, si tu savais. Si tu savais, Thérèse... Et pourtant, tout à l'heure, quand Antoinette m'a remis ta carte, j'ai eu peur. Oui, brusquement j'ai eu peur. C'est bête, n'est-ce pas ? Ou peut-être finalement, ai-je eu pitié de toi. Qui peut savoir ?... Je t'ai laissé ta chance. Tu pouvais, tu devais repartir. Et c'est toi, toi qui es venue forcer ma porte, te jeter dans la gueule du loup, pour ainsi dire. N'est-ce pas comique ?

THÉRÈSE, *qui n'a cessé d'observer Marthe avec une sorte de curiosité un peu méprisante. Toute trace de crainte semble avoir disparu en elle. Les rôles, soudain, sont inversés.* Ma pauvre Marthe. Mais tu es folle. Que me chantes-tu là ? Que peux-tu contre moi, ma pauvre amie ?... Ecoute. Dans cinq minutes..., tiens dans trois secondes si je veux j'aurai passé cette porte. Et alors ce sera fini entre nous. Fi-ni, tu comprends ? (*Un temps. Plus doucement, avec la certitude du triomphe.*) Je vais te dire, Marthe. La solitude ne te vaut rien. Le passé, les souvenirs, tout ça c'est bien joli... Mais en définitive, que reste-t-il ? (*Elle la prend par le bras, la conduit devant la glace, la force à se regarder. Sa voix s'élève et vibre soudain.*) Que te reste-t-il, Marthe, dis-moi ?

MARTHE, *à voix basse.* Prends garde, Thérèse. Je n'ai qu'un mot à dire. Ne m'y force pas.

THÉRÈSE, *elle s'écarte d'elle et d'une voix calme, un peu lasse.* Oh ! Marthe, ne crois-tu pas que c'est bien inutile maintenant ? (*Elle commence à boutonner son imperméable.*) Allons. Tu n'auras pas tout perdu. Je te laisse le beau rôle.

MARTHE, *toujours face à la glace, sourdement.* Thérèse... tu t'en vas...

THÉRÈSE. Mon Dieu oui. Mais tu as mon adresse sur la carte. Si par hasard tu as besoin de moi... On ne sait jamais, après tout.

MARTHE, *d'une voix vaguement menaçante.* Ne me laisse pas.

THÉRÈSE. Voyons. Il n'y a rien entre nous. Tu ne peux rien pour moi, je ne peux rien pour toi. Alors ?... Si tout de même. Un conseil. Va-t'en. Quitte cette maison. Il te reste encore une chance de ne pas sombrer. Tu es assez cultivée pour trouver un emploi dans quelque institution privée. Si tu veux j'en parlerai à Marc. Il a pas mal de relations...

MARTHE, *son visage peu à peu, durcit de nouveau.* Ne te donne pas cette peine.

THÉRÈSE. Je vois. Tu as fini par y prendre goût, n'est-ce pas, à cette vie ?

MARTHE. Peut-être.

THÉRÈSE. Alors je regrette, mais je ne peux vraiment rien pour toi.

MARTHE. Tu peux m'écouter. (*Geste de Thérèse.*) Songe que tu me dois peut-être cela, Thérèse.

THÉRÈSE. A quoi bon ? Ces vieilles rancœurs...

MARTHE, *se tourne vers elle, écarte d'un geste machinal les cheveux de son front.* Thérèse, pense que tu vas partir et que moi...

(*Leurs regards se rencontrent. Un long moment. Thérèse la première détourne le sien.*)

THÉRÈSE, *murmure.* J'ai tort. Je sais que j'ai tort... On ne devrait jamais avoir pitié... (*Un temps. Elle*

relève la tête, dans un vif mouvement de défi.) Eh bien, soit ! Je te donne deux minutes.
(*Un bref silence.*)

MARTHE, *à mi-voix.* C'était pendant les vacances, Thérèse. Te rappelles-tu ? Bernard et moi étions fiancés depuis l'automne...

THÉRÈSE, *fermée.* Pardon. Ce n'était pas officiel.

MARTHE, *docilement, sans regarder Thérèse.* Non. Ce n'était pas officiel... Mais j'étais heureuse. Cela ne paraissait pas dans mes lettres ? (*Un temps.*) Alors tu es venue. Souviens-toi. Tu avais quitté Paris dès la fin de tes examens...

THÉRÈSE, *âprement.* Et après ? Le médecin m'avait conseillé du repos. Où devais-je aller selon toi ?

MARTHE, *doucement.* Mais je ne te reproche rien, Thérèse. D'ailleurs tu étais chez toi, ici.

THÉRÈSE. Oh ! pas sur ce ton, je t'en prie !...

MARTHE, *toujours sans éclat.* Dès le premier jour, dès le premier instant, lorsque je t'ai présentée à Bernard dans le salon, j'ai su que tu l'arracherais à moi, j'ai su que tu étais devenue mon ennemie.

THÉRÈSE, *avec un petit rire bref.* C'est bien ce que je pensais. Des mots, encore des mots ! Tu lis un peu trop de mauvais romans dans ton aimable solitude, ma petite.

MARTHE, *sans élever la voix.* Votre liaison a duré deux mois. Très exactement. Et puis, fin août, tu repartais brusquement pour Paris.

THÉRÈSE, *dans un cri.* Marthe ! Mais tu es complètement folle ! Cette histoire est grotesque.

MARTHE, *voix dure, la regardant en face.* Ose dire que j'invente.

THÉRÈSE. Mais évidemment. Tu déformes tout. En tout cas cette accusation est absurde et... et indigne. (*Elle cache son visage dans ses mains. Elle balbutie.*) Je n'aurais jamais dû t'écouter. Je savais bien...

MARTHE, *s'approche d'elle et lui parle très doucement.* Mais non, Thérèse, je ne t'accuse pas. C'est fini, tout cela, bien fini je t'assure. De l'histoire ancienne. Tu penses... Huit ans... Et puis c'était fatal, c'était dans l'ordre normal des choses. Mais oui. Tu étais jolie, moi j'ai toujours eu ce visage ingrat. Tu étais plus jeune, plus gaie aussi. Un garçon comme Bernard ne pouvait manquer de faire la comparaison.

THÉRÈSE. Marthe... Mais enfin, si tu savais, pourquoi n'as-tu pas essayé de lutter ? Et d'abord pourquoi ne m'as-tu jamais parlé ? Moi, j'étais jeune, je n'imaginais pas que tu pouvais souffrir.

MARTHE. Tu sais, on imagine bien rarement la souffrance des autres. Quoi que l'on fasse cela reste une notion plutôt abstraite... Tu me demandes pourquoi je n'ai pas « lutté » ? Mais c'est bien simple, ma petite Thérèse. Nous n'étions pas à armes égales.

THÉRÈSE. Bernard t'estimait, il avait énormément de sympathie pour toi.

MARTHE, *furtif sourire.* Il te l'a dit ?

THÉRÈSE. Oh ! tiens, tu es odieuse !

MARTHE. Un peu plus encore que tu ne le crois. Thérèse. Parce que moi, je savais qu'il me reviendrait. Après...

THÉRÈSE, *sans comprendre.* Après ?...

MARTHE. Oui. Après ton départ, tu comprends..., lorsque toi, tu aurais fini par te lasser de lui.

THÉRÈSE, *incrédule.* Tu ne mens pas ? Tu avais *réellement* fait ce calcul ?

MARTHE. Mais bien sûr. J'ai une patience assez effrayante, au cas où tu l'ignorerais... Oh ! je sais, ce n'était ni très noble, ni très délicat. Mais, que veux-tu ? Je n'avais pas le choix. (*Un temps.*) De toute façon c'était un assez mauvais calcul et la morale reste sauve.

THÉRÈSE, *elle ne peut réprimer un très léger sourire.* Parce que, finalement, il n'a plus voulu de toi, c'est bien cela ?... Pauvre Marthe...

MARTHE, *avec une sorte d'enjouement factice* Allons, je vois que tu commences à comprendre. Mais cela non plus ne m'a pas rebutée. Entre temps, j'avais appris pas mal de choses et plus spécialement, à ne plus croire aux miracles. Et puis je savais que le temps travaillait pour moi. Ce n'est pas négligeable. Bref, je me contentais de le surveiller de mon mieux. De loin, bien sûr, sans en avoir l'air. Et j'attendais... Les semaines qui ont suivi ton départ, il était comme fou. Il a même essayé de te rejoindre à Paris.

THÉRÈSE. Puisque tu es si bien informée, tu dois savoir aussi que je ne l'ai pas reçu.

MARTHE. Je sais, mais le soir de son retour, c'est moi qui étais là. Moi seule. Je ne lui ai pas posé de questions, non, et lui ne m'a rien dit, mais il ne m'a pas repoussée non plus... Ce soir-là, Thérèse, ce fut ma première victoire. Et j'étais heureuse, crois-moi, plus heureuse sans doute que je ne l'ai jamais été et que je ne le serai jamais, car j'avais la certitude que, lentement, jour après jour, je te le reprendrais, je le guérirais de toi. Et puis...

THÉRÈSE. Et puis ?

MARTHE. Oh ! rien. Les choses ne sont jamais aussi simples qu'on imagine, voilà tout.
(*Un temps. Un klaxon de voiture appelle deux fois, à la lisière du parc.*)

THÉRÈSE, *machinalement, sans faire un geste.* Je pense que nous devons repartir maintenant si nous voulons arriver à Bordeaux avant la nuit.

MARTHE. C'est vrai. La nuit tombe si vite à cette saison... Alors je ne te retiens plus.
(*Un temps. Thérèse hésite encore.*)

THÉRÈSE, *à mi-voix.* Marthe... Je voulais te dire. Si je t'ai fait du mal...

MARTHE. Mais non, que vas-tu chercher là ? J'ai simplement une aptitude un peu trop maladive à la souffrance. Une sorte de vice, si tu veux.

THÉRÈSE, *humblement.* J'étais très jeune alors, c'est peut-être une excuse.

MARTHE. Je te répète que tu n'as pas besoin d'excuse, Thérèse, crois-moi.

THÉRÈSE. Te croire ?... Je ne sais plus maintenant. Je ne sais plus. Je vais penser longtemps à ce que tu m'as dit, tu sais.

MARTHE. Mais non. Pas très longtemps.

THÉRÈSE. Comme tu dois me mépriser.

MARTHE. Quelle idée, Thérèse. Le bonheur n'est jamais méprisable. (*Appel de klaxon, de nouveau, au dehors.*) Allons. Echappe-toi vite. Ce que nous pourrions ajouter serait tout à fait inutile.
(*Elle la prend par le bras et la conduit doucement vers la porte. Thérèse docilement s'éloigne de quelques pas, comme pour sortir. Marthe restée un peu en retrait, ne la quitte pas du regard. Elle murmure.*)
Adieu, Thérèse.
(*Thérèse est parvenue au seuil. Elle va sortir. Brusquement elle s'arrête. Marthe la regarde toujours intensément.*)

THÉRÈSE, *sans se retourner, d'une voix à peine perceptible.* Je voudrais te demander une dernière chose, Marthe...

MARTHE. Oui, Thérèse...
(*Un temps.*)

THÉRÈSE, *avec effort, toujours détournée.* Lui... Comment est-il mort ?
(*Un temps. Marthe renverse un peu la tête en arrière. Elle ferme les yeux une seconde tandis que, sur ses lèvres le sourire de nouveau apparaît. C'était le moment qu'elle attendait et, lorsque elle*

parle, elle doit faire effort pour maîtriser la vibration presque allègre de sa voix.)

MARTHE, *les yeux clos.* Mais voyons, Thérèse ? Tu le sais bien. C'était un accident de chasse. Il a voulu dégager son fusil qui s'était pris dans les broussailles et... (*Elle s'interrompt, ouvre les yeux. Un silence. D'une voix rapide.*) C'est du moins ce que l'on dit, car il faut bien, n'est-ce pas, avoir une explication rassurante, une raison décente à offrir aux gens qu'on rencontre ; car il ne faut jamais crier la vérité sous peine de se faire jeter des pierres...

THÉRÈSE, *se retourne et la regarde avec effroi.* Marthe !

MARTHE, *bas.* Pourquoi n'as-tu pas voulu partir, Thérèse ?

THÉRÈSE. Tu n'es qu'une vieille fille aigrie et jalouse. Tu mens, tu n'as jamais cessé de mentir ?

MARTHE. Tout est ma faute. J'aurais dû continuer à le surveiller, mais je le croyais guéri, Thérèse. Je te jure que je le croyais guéri de toi.

THÉRÈSE, *avance d'un pas vers elle.* Ah ! non, Marthe ! Non. Tu ne vas tout de même pas me faire croire que c'est à cause de moi que Bernard...

MARTHE. Tais-toi !

THÉRÈSE. Alors c'est cela que tu as trouvé ? Tu le savais, dis, que je ne pourrais pas à continuer à vivre heureuse avec cette idée au fond de moi. Tu le savais...

MARTHE, *reculant devant Thérèse.* Mais c'est toi, toi seule, n'oublie pas, qui m'as obligée à parler...

THÉRÈSE. Et si je te demandais des preuves, hein ? Mais non, bien sûr. Tu n'as aucune preuve.

MARTHE, *elle cache son visage au creux de ses mains.* Laisse-moi. Je n'ai rien dit, Thérèse. Je n'ai rien dit. Tu m'es témoin que je n'ai rien voulu dire.

THÉRÈSE, *elle écarte les mains du visage de Marthe.* Oh ! toi, cesse de gémir. Et si tu sais quelque chose...

MARTHE. Mais je ne sais rien... Et toute ma vie je me poserai cette question, comprends-tu ? Toute ma vie pour cette seule question.

THÉRÈSE, *elle lâche les poignets de Marthe et la regarde un moment en silence. Puis, doucement.* C'était trop lourd à porter toute seule, n'est-ce pas ? N'est-ce pas, Marthe ? Et maintenant, dis-moi, maintenant que tu as cloué ce poids en travers de mes épaules, te sens-tu plus légère et plus libre ? Réponds-moi, Marthe. Car si rien n'était changé, ne crois-tu pas que tout ceci serait tellement inutile ? Et tellement absurde aussi...

(*Un silence. Marthe a les yeux baissés. Brusquement, elle regarde Thérèse avec une sorte d'égarement.*)

MARTHE. De quel droit me parles-tu ainsi ? Devais-je être la seule à payer ? Je n'ai rien fait, moi. Je n'ai rien dit. Et maintenant va-t'en. (*Elle crie soudain.*) Va-t'en ! Va-t'en ! Mais va-t'en donc ! (*Thérèse recule d'un pas, la regarde un instant encore, puis se détourne et sort rapidement. Restée seule, Marthe chancelle un peu, fait un ou deux pas vers la cheminée. Puis se laisse tomber dans le fauteuil qu'elle occupait tout à l'heure. Elle reste quelques secondes immobile, la tête appuyée au dossier, les yeux fermés.*

(*Entre Antoinette. Marthe ouvre les yeux.*)

ANTOINETTE. Ah ! Je croyais bien que vous dormiez... La jeune dame est repartie ?

MARTHE. Elle me quitte à l'instant.

ANTOINETTE, *se plantant devant elle.* Alors ? Et vous qui ne vouliez pas la recevoir... Avouez que cette visite vous a tout de même changé un peu les idées, non ?

MARTHE. Oui, Antoinette.

ANTOINETTE, *se penchant un peu vers elle.* Eh bien, dites-moi maintenant qui de nous deux avait raison ? Hein ?

MARTHE, *dérobant un peu son visage.* Mais vous, Antoinette. Toujours.

ANTOINETTE, *elle aperçoit le cadre à la vitre brisée, sur la table.* Oh ! par exemple ! Que s'est-il passé ?

MARTHE. Rien. Un geste maladroit.

ANTOINETTE, *tendant la main.* Donnez. Je le porterai à réparer, demain matin, en allant aux commissions.

MARTHE, *vivement.* Non ! (*Elle retourne le cadre sur la table et garde sa main posée dessus. Plus doucement.*) Laissez. C'est inutile, maintenant.

ANTOINETTE. Maintenant ?

(*On entend vaguement le bruit d'une auto qui démarre et puis s'éloigne, au bout de l'allée.*)

MARTHE, *d'une voix neutre.* Antoinette... vous voudrez bien ranimer le feu, je vous prie.

ANTOINETTE. Qu'avez-vous ? Vous n'êtes pas malade au moins ?

MARTHE. Mais non. J'ai un peu froid, c'est tout... (*Un silence. Antoinette la regarde.*) Que voulez-vous que j'aie ? Seulement un peu froid.

(*Elle reste immobile, le regard fixe, la main posée sur le cadre brisé. Le vent souffle dans les pins. Dehors, la nuit est venue.*)

RIDEAU

LE THÉATRE CONTEMPORAIN POSSÈDE, ENFIN, SON HISTORIEN

JUAN GUERRERO ZAMORA

Décidément l'Espagne demeure le pays des grandes entreprises. Même si, a priori, elles paraissent désespérées. Dans quel autre pays, dites-moi, trouverait-on un éditeur pour engager une fortune — et un auteur qui consacrerait cinq années de sa belle jeunesse — afin de publier une « histoire du théâtre contemporain », en quatre forts volumes, admirablement présentés et abondamment illustrés ? Alors que d'autres nations s'enorgueillissent des efforts qu'elles font en faveur de recherches coûteuses et désintéressées, que d'autres s'estiment être le centre de l'activité théâtrale mondiale, c'est de Barcelone que nous parvient la première étude complète, systématique et ordonnée, consacrée à l'art dramatique universel, du début du siècle à nos jours (1).

Cette histoire monumentale est, déjà, un monument historique. C'est-à-dire qu'elle doit faire date dans l'histoire du spectacle. Pour la première fois, en effet, le théâtre d'aujourd'hui est expliqué, disséqué, non auteur par auteur, pays par pays, mais par grands courants, par filiations qui ignorent les obstacles de frontières ou de langues. Pour la première fois, un panorama complet et suggestif de l'activité théâtrale — dans ses œuvres comme dans ses techniques — nous est offert dans un esprit d'impartialité total. Certes l'auteur ne prétend pas faire abstraction de toute idée personnelle. Il a sa petite théorie sur l'évolution de l'art dramatique. Mais cette théorie est étayée sur des faits, se base sur des... actes et utilise les méthodes d'analyse critique les plus strictes. Bref, il s'agit bien là d'une œuvre d'historien.

A moins de trente-cinq ans, Juan Guerrero Zamora possède une vieille expérience du théâtre. Pendant longtemps critique dans d'importants journaux et revues de Madrid, il a écrit de nombreux essais spécialisés (sur le théâtre de Garcia Lorca, par exemple, ou la dramaturgie catholique), des drames inspirés (*Uno de vosotros*, *La ciudad que tiene vino en sus piedras*). Il a été chargé, enfin, de la direction des Productions Dramatiques à la Radio nationale, puis à la Télévision espagnoles. Attiré toujours par la vie théâtrale internationale, il a participé, dès le début, à l'expérience passionnante du Théâtre des Nations et fut élu vice-président de l'Association Internationale de la Critique Dramatique, lors de sa constitution, à Paris. Jean Guerrero Zamora était donc, bien préparé pour entreprendre la tâche de titan qu'il s'était fixée. Une documentation sans défaillances, accumulée depuis quinze ans, une puissance de travail exceptionnelle et un sens critique peu commun ont fait le reste.

Au long de ses quatre volumes, l'auteur remonte le cours du temps en partant de ce que l'on appelle, généralement, « l'avant-garde » et qu'il préfère nommer : théâtre néo-conventionnel. Puis, par le fil conducteur des orientations, il en décrit les conséquences, les interférences avec les littératures exotiques et met en valeur les phénomènes caractéristiques de notre époque : la mise en scène, le théâtre populaire, les acquisitions de la technique et de l'architecture théâtrales... Ainsi, le premier volume (sur les deux, déjà parus) traite uniquement, de « l'aventure » néo-conventionnelle qui, d'Alfred Jarry, Apollinaire, Max Jacob et Raymond Roussel, aboutit à Ionesco, Beckett, Adamov, Tardieu, en passant par Roger Vitrac, Lorca, Antonin Artaud, Ghelderode, Valle Inclan et Audiberti. Des chapitres complémentaires sur les auteurs anglo-saxons (Christopher Fry, Wilder, Faulkner, Saroyan...) donne à l'exposé sa dimension mondiale.

Le second volume (plus de 600 pages de textes et d'illustrations) étudie, plus particulièrement, la tradition expressionniste de Strindberg, le précurseur, à Bertold Brecht et son théâtre « distancié ». Dans cette tradition s'insèrent, tout naturellement, les Allemands Kaiser, Mell, Werfel, Bruckner et autres ; les « dérivés » nord-américains et scandinaves, O'Neill et Lagerkvist ; les Italiens (Ezio d'Errico) ; les Russes (Maïakowski, Andreiev...) ; jusqu'au réalisme transfiguré d'Ugo Betti et Jean Genet. En corollaire, Juan Guerrero Zamora décrit, avec minutie, l'évolution de la mise en scène, de Meiningen et Antoine à Copeau, Piscator et Vilar. Et cela, à travers vingt-deux pays et jusqu'à aujourd'hui... Les deux derniers tomes (à paraître) examineront les formes comiques du théâtre actuel, les transpositions religieuses ou sociales, les expressions exotiques de l'Extrême-Orient à l'Amérique latine, pour terminer sur un essai de philosophie de l'art dramatique. Le tout complété par des tableaux, graphiques et mementos qui font, d'ores et déjà, de cette *Historia del Teatro Contemporaneo*, un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui s'intéressent au théâtre.

Quant à ceux qui ne lisent pas l'espagnol, ils ne leur reste plus qu'à attendre que l'ouvrage définitif de Juan Guerrero Zamora soit traduit dans les autres grandes langues d'audience internationale. Ce qui ne devrait pas tarder !

André Camp

---

(1) Historia del Teatro Contemporaneo, *de Juan Guerrero Zamora, quatre fort volumes reliés (deux sont parus, le troisième est sous presse), chez Juan Flors, éditeur, Barcelone* 1961.

SPECTACLES DE PARIS



PIERRE FRESNAY PRÊTE SA CONVICTION ET SON TALENT AU PERSONNAGE DÉCONCERTANT DE « LAWRENCE D'ARABIE », DE TERENCE RATTIGAN, A SARAH-BERNHARDT

CLAUDE NICOT, JACQUES DUFILHO ET MONIQUE DELAROCHE ESSAIENT DE DONNER UNE RÉALITÉ AUX RÊVES DU « RÊVEUR » DE JEAN VAUTHIER, AU THÉATRE LA BRUYÈRE



APRES trois mois d'hibernation... estivale la vie théâtrale parisienne a repris avec une intensité prometteuse. Rarement, en effet, autant de créations s'étaient succédé, en début de saison, sur un rythme aussi précipité. Ce qui ne veut pas dire que les spectacles présentés aient été montés avec précipitation. Presque tous témoignaient d'une mise au point remarquable.

Tel, par exemple, *Lawrence d'Arabie*, de Terence Rattigan, adapté en français par Pol Quentin, qui a mobilisé, au Théâtre Sarah-Bernhardt, une troupe d'élite (vingt-deux acteurs mâles), dirigée, dans les coulisses, par Michel Vitold et conduite, sur scène, par une supervedette : Pierre Fresnay. Le fameux colonel Lawrence, le roi sans couronne de l'Arabie se libérant de la domination turque, l'aventurier philosophe auteur des *Sept piliers de la Sagesse*, le dandy désabusé qui termina sa carrière militaire comme simple soldat dans la R. A. F., incarné par Fresnay ? Celà avait de quoi tenter l'imagination d'un homme de théâtre, d'un metteur en scène... et d'innombrables spectateurs. Il faut reconnaître que le « portrait dramatique » brossé par Terence Rattigan ne répond pas à cette attente. Il tourne vite au chromo. De cette suite d'images animées il ne reste bientôt plus qu'un souvenir confus : celui d'un grand acteur se battant avec des fantômes. Fantôme d'un personnage déconcertant qui demeure inexpliqué ; fantômes de soldats anglais, arabes ou turcs au comportement aussi insolite que leurs bizarres accents.

Au Théâtre Edouard-VII, Jean Le Poulain, lui, s'en est donné à cœur joie avec les *Huits femmes*, réunies l'espace d'une nuit, par l'imagination débordante de Robert Thomas, dans la maison (isolée, bien sûr) où un crime vient d'être commis. Il s'agit, ou l'aura deviné, d'une intrigue policière. Avec cette particularité qu'il n'y a pas de policier, chaque femme menant son enquête et suspectant les sept autres !

L'affaire est rondement menée, la soirée fourmille de gags. L'auteur connaît son métier (on lui doit *Piège pour un homme seul* (1), le metteur en scène aussi. Les huit femmes rivalisent d'astuce. Sylvie Favre, en garçon manqué, Claude Genia, en femme déchue, Jacqueline Jefford, en vieille fille déshéritée, réussissent particulièrement bien leurs numéros. Chacune de ces *Huit femmes* a du talent comme quatre !

Gros succès en perspective au Théâtre Hébertot avec *Miracle en Alabama*, de William Gibson, texte français de Marguerite Duras et Gérard Jarlot, bien qu'il ne s'agisse pas d'une pièce de

(1) Notre numéro 231.







théâtre à proprement parler. Il s'agit, plutôt, d'un « cas » humain qui force l'admiration et, par là même, l'adhésion du public. C'est l'histoire de la jeune Helen Keller qui, devenue aveugle, sourde et muette à dix-neuf mois, fut rééduquée, à l'âge de sept ans, par une jeune fille de vingt ans, Annie Sullivan, une ancienne aveugle guérie.

L'action se déroule en quinze jours. C'est la prise en mains (dans tous les sens du terme) d'une sauvageonne emmurée dans sa nuit par une petite Irlandaise têtue qui n'hésite pas à employer la manière forte. La démonstration est hallucinante : elle tient du match de boxe, autant que de la pédagogie. Elle tient, surtout, le public haletant devant cette lutte brutale, inexpiable entre l'éducatrice qui veut faire jaillir, par la force s'il le faut, une étincelle d'intelligence chez une enfant endormie dans la pitié que lui témoignent ses proches. Mis en scène avec un réalisme efficace par François Maistre, ce corps à corps est vécu, avec une intensité pathétique, par Françoise Spira et une extraordinaire petite fille, Claudine Maugey, qui témoigne d'une sincérité et d'une autorité... miraculeuses. Il faut l'avoir vue.

Le Rêveur, la comédie de Jean Vauthier (l'auteur de *Capitaine Bada* (1), était attendu au Théâtre La Bruyère. Malgré tous les efforts de Jacques Dufilho, en homme des ondes expert à exploiter les rêves et les idées des autres pour en faire des programmes radiophoniques, la satire et la farce sombrent vite dans le délire verbal... et l'ennui. C'est dommage car Jean Vauthier possède une incontestable personnalité dramatique et un style qui est sans commune mesure avec celui des amuseurs habituels. Seulement voilà, sa farce passe rarement la rampe. Il s'est trompé de longueur d'onde. C'est dommage, car nous aurions bien aimé partager ses rêves...

André CAMP.

(1) Notre numéro 57.

En haut :

GOGOL NOUS CONVIE A UNE JOYEUSE « HYMÉNÉE » AU THÉATRE DU TERTRE OU LA CHARMANTE FRANÇOISE DANELL N'A QUE L'EMBARRAS DU CHOIX ENTRE SES NOMBREUX PRÉTENDANTS, DONT ROGER PELLETIER ET JEAN BOUCHER

Au centre et en bas :

MARCEL CUVELIER PRÉSENTE UN « SHOW » BERNARD SHAW A L'ALLIANCE FRANÇAISE AVEC DEUX PIÈCES HISTORIQUES : « LA GRANDE CATHERINE » (AVEC ALINE BERTRAND, AU CENTRE) ET « L'HOMME DU DESTIN » (AVEC THÉRÈSE QUENTIN, CI-CONTRE) UN SPECTACLE PLEIN D'HUMOUR ET D'IMPERTINENCE

(Photos Bernand)



« MIRACLE EN ALABAMA », DE WILLIAM GIBSON, OU MIRACLE AU THÉATRE HÉBERTOT ! FRANÇOISE SPIRA ET LA JEUNE CLAUDINE MAUGEY SONT LES INOUBLIABLES INTERPRÈTES D'UNE ŒUVRE APPELÉE A CONNAITRE LE SUCCÈS DU « JOURNAL D'ANNE FRANK »

(Photo Bernand)



PREMIER SPECTACLE DU BALLET NATIONAL DE DANSES FRANÇAISES, ANIMÉ PAR JACQUES DOUAI ET THÉRÈSE PALAU, AU THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES. CHANTS ET DANSES DU CENTRE, DE L'OUEST ET DE LA PROVENCE ONT TÉMOIGNÉ DE LA RÉUSSITE D'UNE TROUPE DESTINÉE A FAIRE RAYONNER LE FOLKLORE FRANÇAIS A TRAVERS LE MONDE

(Photo Bernand)



LES DANSEURS CAUCASIENS DU DAGHESTAN, EN COMPAGNIE DES CHŒURS ET DANSES D'ARKHANGELSK, SONT VENUS AU PALAIS DES SPORTS, A L'OCCASION DE L'EXPOSITION SOVIÉTIQUE DE PARIS. LA VIRTUOSITÉ ET LE DYNAMISME DE LEURS DANSES GUERRIÈRES ONT FAIT MERVEILLE

Page suivante :

LES GRACIEUSES DANSEUSES DU BALLET IMPÉRIAL JAPONAIS TAKEUCHI-KEIGO ATTÉNUENT LA TRISTESSE DES ADIEUX DE ROBERT LAMOUREUX AU PUBLIC PARISIEN SUR LA SCÈNE DE L'OLYMPIA

(Photo Bernand)

UNE CRÉATION INTÉRESSANTE AUX ARÈNES DE CIMIEZ : CELLE DU « SILENCE DES DIEUX », DE JEAN-JACQUES KIHM, EXCELLEMMENT MIS EN SCÈNE PAR DELFOR PERALTA. LE SPHYNX (ANNE-MARIE COFFINET) TENTE DE SÉDUIRE UN ŒDIPE INATTENDU (JEAN MENAND). C'EST LA FEMME FATALE QUI SUCCOMBE SOUS L'INDIFFÉRENCE INALTÉRABLE DU HÉROS...

(Ph. Léo Mirkine)





TOUS LES SUCCÈS THÉATRAUX A VOTRE DISPOSITION

« L'AVANT - SCENE » est essentiellement une revue diffusée sur abonnement. Cependant, notre service librairie est en mesure, dans la limite des exemplaires encore disponibles, de mettre à la disposition de nos nouveaux lecteurs les titres suivants parus dans les numéros des différentes séries du catalogue complet (celui-ci est envoyé gratuitement sur demande).

Collection « L'AVANT-SCENE »

UN HOMME JUDAS, Claude-André Puget et Pierre Bost.
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, Pirandello, A.-M. Comnène.
LES OISEAUX DE LUNE, Marcel Aymé.
LE MAL COURT, Jacques Audiberti.
L'ŒUF, Félicien Marceau.
OURAGAN SUR LE CAINE, H. Wouk, J.-A. Lacour.
PROCES A JESUS, Diego Fabbri, Th. Maulnier
PATATE, Marcel Achard.
ARDELE OU LA MARGUERITE, J. Anouilh.
DOUZE HOMMES EN COLERE, R. Rose, A. Obey.
LE JOURNAL D'ANNE FRANK, Goodrich-Hackett-Neveux.
ONCLE VANIA, Tchekov, G. et L. Pitoëff.
LA TETE DES AUTRES, Marcel Aymé.
VU DU PONT, A. Miller, M. Aymé.
L'EFFET GLAPION, Jacques Audiberti.
LA PETITE MOLIERE, J. Anouilh - R. Laudenbach.
UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE, U. Betti.
GOG ET MAGOG, R. Mac Dougall, G. Arout.
LA CERISAIE, A. Tchekov, G. Neveux.
PIEGE POUR UN HOMME SEUL, R. Thomas.
LE SIGNE DU FEU, D. Fabbri, Th. Maulnier.
L'ETOUFFE-CHRETIEN, Félicien Marceau.
LA VOLEUSE DE LONDRES, Georges Neveux.
CHER MENTEUR, Jérôme Kilty, Jean Cocteau.
LA NUIT DES ROIS, Shakespeare, N. et J. Anouilh.
L'IDIOTE, Marcel Achard.
LES NUITS BLANCHES, F. Dostoïevski - G. Sandier.
L'HURLUBERLU, Jean Anouilh.
WOYZECK, G. Büchner.
ASMODEE, François Mauriac.
MILLE FRANCS DE RECOMPENSE, Victor Hugo.
LA VISITE DE LA VIEILLE DAME, Friedrich Durrenmâtt, Jean-Pierre Porret.

Collections diverses

LE PRINCE DE HOMBOURG, Von Kleist.
LE MAL D'AMOUR, Marcel Achard.
LES ŒUFS DE L'AUTRUCHE, André Roussin.
BON WEEK-END, Mr. BENNETT, A. Watkyn, adapt. P. de Beaumont.
RHINOCEROS, Eugène Ionesco.
LA JUMENT DU ROI, Jean Canolle.
LES CROULANTS SE PORTENT BIEN, Roger-Ferdinand
LA COLLECTION DRESSEN, M.-G. Sauvajon.
UN HOMME COMME LES AUTRES, A. Salacrou.
LES POSSEDES, Albert Camus, d'après Dostoievski.
LA HOBEREAUTE, Jacques Audiberti.
LA PUNAISE, W. Maiakowski.
LA JALOUSIE, Sacha Guitry.
LA PAIX DU DIMANCHE, John Osborne.
LUCIE CROWN, J.-P. Aumont, d'après I. Shaw.

Envoi franco : 2,50 NF le numéro
Etranger : 3 NF
Catalogue complet sur demande

Nos prochains numéros :

15 octobre :
L'AVANT-SCENE DU CINEMA
« Amélie ou le temps d'aimer »
Michel Drach

15 octobre :
L'AVANT-SCENE DU THEATRE
« Le Dixième Homme »
Paddy Chayefsky - José-André Lacour

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION : GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 17
PRIX DU NUMERO :
2,50 NF — ETRANGER : 3 NF
BELGIQUE : F.B. 30
SUISSE : F.S. 2,50